

PUBLICATION

de

L'OBSERVATOIRE ASTRONOMIQUE DE STRASBOURG

Série

"Astronomie & Sciences Humaines"

n° 12

1996



Editeur : Gérard JASNIEWICZ - Observatoire astronomique de Strasbourg - 11, rue de l'Université - 67000 Strasbourg, France - *Fax* : (33) 88 37 14 08

Directeur de Publication : Daniel EGRET - Observatoire astronomique de Strasbourg

Les volumes de la Série "*Astronomie et Sciences Humaines*" des **Publications de l'Observatoire de Strasbourg** sont disponibles par abonnement payable d'avance par chèque d'un montant de 100 FF (2 volumes par an), libellé à l'ordre de M. l'Agent Comptable de l'Université Louis Pasteur et envoyé à Mme Hamm M. - Observatoire astronomique de Strasbourg - 11, rue de l'Université - 67000 Strasbourg

Table des Matières

Editorial

JASNIEWICZ G. - ERNY P.

20ième Réunion

L'instinct cosmique TRIOMPHE R.	1
SUMER : Le pays des deux fleuves JEGUES-WOLKIEWIEZ Ch.	31

18ième Réunion

Le principe anthropique : l'identité de statut épistémologique entre sa forme faible et sa forme forte BARREAU H.	61
C.S. Peirce : Recherches photométriques. - Une tentative d'application épistémologique des conceptions peirciennes en philosophie de la perception Erratum BOUR P.E.	69
Index	71

Editorial

Ce 12ème volume de la *Série Astronomie et Sciences Humaines* des **Publications de l'Observatoire de Strasbourg** contient le recueil d'exposés faits lors des Réunions N° 20 (24 Novembre 1995), N° 18 (25 Novembre 1994).

Ces réunions ont été organisées conjointement par le Pr. P. Erny (Institut d'Ethnologie, Université des Sciences Humaines de Strasbourg) et le Dr G. Jasiewicz (Observatoire de Strasbourg, Université Louis Pasteur). Les frais d'organisation ont été couverts grâce à une aide financière de l'*Université de Strasbourg II* et de l'Association *Les Amis des Universités de l'Académie de Strasbourg*. La publication et l'édition de ce volume a été assurée par l'Observatoire de Strasbourg grâce à une subvention de l'Université Louis Pasteur et du Conseil général du Bas-Rhin, et aux cotisations des abonnés.

Nous remercions Mme Hamm pour la saisie de certains textes au scanner, pour la mise en page des articles et l'excellente présentation de ce volume, ainsi que l'imprimerie de l'Observatoire pour le tirage off-set.

G. JASNIEWICZ - P. ERNY

L'instinct cosmique

TRIOMPHE Robert
Strasbourg

L'instinct cosmique

Robert TRIOMPHE

De nos jours, quand nous entendons parler du cosmos, nous pensons à la science moderne, à ses découvertes, à ses conquêtes, à ses menaces. Et si elle nous laisse insatisfaits ou rêveurs, alors nous nous posons éventuellement les questions "existentielles" sur l'homme et sa place dans l'univers. La démarche que nous allons suivre est inverse. Nous parlerons du cosmos en partant de l'homme, qui le trouve partout dans sa vie et le mêle "d'instinct", consciemment ou à son insu, à ses rêves, à sa conduite, à son langage. Le mot "instinct" est sans doute un mot équivoque : il désigne une pulsion innée, plus ou moins irrationnelle, qui nous porte à agir ou à penser d'une certaine manière et détermine un ensemble de conduites ou de raisonnements. Or d'une part la dignité de l'homme consiste à ne pas se laisser entraîner par ses instincts, mais d'autre part l'instinct garde la valeur du "naturel", il s'oppose aux "raisonnements" qui "bannissent la raison", aux comportements accidentels, artificiels, compliqués ou mensongers, que l'homme peut avoir en face de ses semblables ou de lui-même. On parle couramment d'instinct de conservation ou d'agressivité, d'instinct de mort, d'instinct grégaire, maternel ou sexuel. Un regard sur l'histoire des mentalités, des comportements et des idées montre l'existence d'un *instinct cosmique*.

Nous tentons ici de résumer ses postulats traditionnels, du moins ceux qui ont trait à la destinée humaine, et ont été, depuis des temps immémoriaux, revendiqués et développés en systèmes par l'esprit humain. Quand on sait l'interroger, le passé lointain de notre

civilisation nous apporte sur nous-mêmes des lumières toujours actuelles. Les vieux postulats en effet ne sont pas tous morts, la mentalité scientifique moderne en relève peut-être même en partie, à son insu, en tout cas elle n'a pas réussi et ne peut pas réussir à transformer complètement notre idée du cosmos. L'homme n'a pas attendu l' "entropie", l'irrésistible "dégradation de l'énergie" (et leur contraire), ni les considérations sur l'âge des étoiles et de l'univers, pour se faire une idée de l'origine et de la fin du monde. Il suffisait qu'il associe le monde à son devenir personnel, de la naissance à la mort pour élaborer des systèmes plus frustes, mais comparables, qui ont inspiré des mythologies, des rites et des comportements sociaux. Or ces systèmes survivent dans un certain nombre de croyances. Ils s'affirment, rajeunis, dans les romans de science-fiction, qui sont leur substitut moderne et mêlent le cosmos à leurs aventures.

Nous allons les examiner dans trois domaines qui définissent le parcours de toute vie humaine : la naissance, l'amour et la mort. Ces trois seuils de l'existence, il est banal -et en un sens superflu- de le rappeler, sont ceux sur lesquels se fixent d'abord et depuis toujours les mythes et les rites (dits "de passage"), c'est leur trame et leur chaîne qu'on appelle "destinée" et qui tissent toutes les vies, du berceau à la tombe. La diversité des contextes dans lesquels l'imagination des individus et l'environnement géographique, historique et social, les enveloppent, n'exclut pas des structures communes, mais lesquelles ? Une constatation s'impose : à côté de l'homme, de la société, de ses "codes" et de ses traditions, qu'on a l'habitude de mettre en avant, l'univers est omniprésent sur ces seuils, qu'il soit terrestre (animaux et végétaux, mer, fleuves, montagnes) ou céleste (atmosphère, soleil, lune, étoiles). Présence banale, mais philosophique, car elle recouvre une idée du moi et du monde qui sous-tend tous les raisonnements et tous les systèmes : l'espace est dans toute son étendue (le "macrocosme"), le prolongement du corps (le "microcosme"), et tous deux sont l'un pour l'autre à la fois un miroir et un modèle. Notre corps est un premier modèle d'espace-temps, dont l'origine et la fin sont à la fois connues et mystérieuses ; la perspective qu'il nous propose se prolonge dans le monde extérieur et débouche sur le ciel. C'est pourquoi on se "figure", par exemple, les étapes de la vie d'après le cours du soleil, qui se lève le matin et passe au zénith à midi avant de se coucher le soir ; ou, mieux encore, d'après le cours des étoiles, modèle d' "obscur clarté" déployé au-dessus de nos têtes. Nous ne savons pas comment s'est imposée dans le passé lointain cette "lecture" primitive du ciel, qui nous a légué une notion "verticale" de la causalité. Mais la langue latine possède un signe éloquent de cette notion, avec la préposition/ préverbe *de* qui associe l'origine et le point de départ au mouvement de haut en bas et a fini par se

substituer au génitif, cas de l' "engendrement" et de toute appartenance...

Le seuil de la naissance

Le langage courant dit fort bien que la naissance, point- origine de toute destinée, est une "venue au monde". Mais le monde vient aussi à l'homme, sinon avant, du moins en même temps que l'homme vient à lui. Et l'instinct cosmique n'a pas manqué de l'affirmer, ne serait-ce qu'à travers le mot latin "nature", qui apporte à l'homme et transporte à l'univers le modèle de la naissance ¹.

Naissances mythiques

Notre rapport primordial avec la nature a été historiquement celui de naissances et de renaissances continuelles. Avant que l'homme ait pris conscience du caractère individuel de son destin, le seuil natal des rois illustre l'interdépendance de l'homme et du cosmos. Le roi, fils du Ciel ou du Soleil divinisé, fournissait à la société un modèle complet de "causalité verticale". Sa naissance lui donnait pouvoir sur la nature entière, et se prolongeait en renaissances successives : ainsi, et notamment au Proche-Orient, avec chaque année nouvelle, le roi devait renouveler rituellement son lien avec la nature, qui assurait le cours régulier du monde et la fécondité de la terre. Car la nature risquait de perdre son énergie "naturelle", et il fallait toujours la faire renaître, la dégager des menaces que la faiblesse et les fautes des hommes, et aussi des rois, faisaient peser sur elle. L'Antiquité classique a donné à la naissance et à la nature un vêtement mythologique relativement léger, dégagé de la lourdeur que le sacre du Proche-Orient contractait dans son alliance avec le pouvoir. Hésiode place en tête de sa *Théogonie* des naissances cosmiques, telles que celles du Chaos, de la Nuit et du Ciel, antérieures à la naissance des dieux et des hommes. Idée, plus concrète, que la naissance d'un enfant particulier peut s'accompagner d'une métamorphose de l'univers, a trouvé une de ses applications les plus fameuses dans la IV^{ème} *Eglogue* de Virgile. Un enfant divin va naître et la terre, d'elle-même, ornera son berceau de fleurs et de lait, éliminera les herbes à poison et les serpents. L'enfant, en regardant la voûte du ciel, les terres et les mers, fera participer l'univers à sa joie. Sa naissance annonce un nouvel âge du monde.

¹ Même étymologie, à partir du verbe signifiant naître, dans le mot russe *priroda*

Du cosmisme météorologique à celui des horoscopes

L'une des quêtes les plus communes de l'homme à la naissance d'un enfant est une quête cosmique : celle de l'horoscope. Elle est attestée relativement tard, pas avant la fin du cinquième siècle avant notre ère, et, en Egypte, seulement au début de l'ère chrétienne², car la répartition traditionnelle des jours fastes et néfastes y avait un fondement mythologique et non pas astronomique. D'ailleurs le sens de la destinée individuelle a mis du temps à se développer, et l'astrologie, si antique soit-elle, est longtemps restée attachée aux souverains ; elle n'a pris son essor dans le monde méditerranéen qu'à partir des époques hellénistique et gréco-romaine. Mais l'instinct cosmique inspirait depuis longtemps les pensées et les conduites, et la quête des horoscopes est le prolongement d'une attitude universelle, vieille comme le monde.

Il y avait entre le ciel des astres et l'homme une zone de communication naturelle et permanente : le ciel météorologique. Le regard de l'homme, levé vers le ciel, y cherchait les signes du temps qu'il allait faire (ce qu'il ne fait plus guère, parce que nous ne demandons presque plus rien au ciel aujourd'hui, dans la mesure où la "météo", préparée par des spécialistes et par l'observation automatique des satellites, nous est livrée toute prête à domicile, grâce à la radio et la télévision). Les nuages, le soleil et la lune, ont des apparences différentes selon les saisons, selon qu'il va faire beau ou pleuvoir. Or ces variations du temps, qu'elles soient occasionnelles ou saisonnières, commandaient autrefois le destin ; elles déterminaient les récoltes, l'abondance ou la famine, le moment de faire les travaux agricoles, de partir à la chasse, d'entreprendre une navigation ou une expédition militaire. Il était indispensable, et même vital, de les prévoir dans toute la mesure du possible. Partiellement prévisibles, elles restaient fondamentalement imprévisibles et commandées par les dieux. Les Anciens, et notamment Virgile au livre I des *Géorgiques*, s'inspirant des *Phénomènes* d'Aratos, ont souligné l'importance des signes du ciel qui gouvernent le temps agricole, et Virgile les attribue à Jupiter. Le temps météorologique est ainsi la première forme du temps de la destinée, et c'est pourquoi, dans une série de langues dont la nôtre, il sert à désigner le temps en général. Cette concomitance primordiale entre le temps et la vie humaine est passée de l'état du ciel, du soleil et de la lune, aux astres, témoins diversifiés du calendrier, divisés en planètes et constellations. Le premier vers des *Géorgiques* annonce

² *Lexikon der Aegyptol*

que le but du poète est de dire "sous quel astre il convient de retourner la terre". La lune, il est vrai, fixait déjà fortement la causalité du destin météorologique, que ni le soleil, trop brillant, maître d'absolu, ni les nuages changeants n'avaient vocation d'incarner : reine des ombres, foyer de lumière dans un champ obscur peuplé d'étoiles, elle offrait à tout un chacun ce mélange idéal d'obscurité et de clarté qui correspond précisément à la notion de destinée. Les astrologues étaient là pour donner à ce cosmisme instinctif une superstructure rationnelle plus subtile, voire scientifique. Les planètes (dont le nom vient d'un verbe grec signifiant « errer ») en raison de leur double caractère, de leur "errance" contrôlable, de leur prévisible imprévisibilité, semblaient incarner, mieux encore que la lune, la double définition du destin : *la conjugaison de la nécessité et du hasard* - cette conjugaison qui est encore aujourd'hui le problème de la physique quantique, et des rapports entre onde et particule. Les étoiles, groupées en constellations, y ajoutaient leur fixité, qui, associée au mouvement régulier de la voûte céleste, inscrivait la nécessité dans le devenir. La causalité cosmique était inséparable de notions morales et religieuses : les cataclysmes météorologiques, les inondations, la grêle, la sécheresse, les éclipses, étaient considérés, au même titre que les épidémies, les séismes, comme des punitions du ciel ; elles exigeaient des implorations, des sacrifices et des offrandes propitiatoires. Car le cosmos est gouverné par la loi du bien et du mal et par le principe des rétributions divines.

Il ne faut pas critiquer cette interpénétration de la causalité cosmique et de la destinée humaine au nom d'un rationalisme facile, mais plutôt essayer d'abord de faire l'inverse, et comparer notre mentalité rationaliste aux croyances anciennes. Nous pensons, plus ou moins consciemment, que la science nous découvre, par l'observation, un monde objectif, dont le cosmos et l'individu humain font également partie. Mais, dans la pratique, l'individualisme extrême qui est le nôtre veut affirmer son indépendance et revendique dans sa sacrosainte vie privée une totale liberté. Comme si notre intelligence, marquée par l'universalisme, et notre volonté particulière, coupées l'une de l'autre, ne voulaient plus accorder la nécessité et la liberté. Or l'instinct cosmique repose sur cet accord vital, présent dans la notion même de *destinée*. Accord trouble bien sûr, dont raison et superstition cherchent le sens ensemble et à tâtons. Dans cette insupportable obscurité, certains font confiance aux "spécialistes" de toujours, prompts à traverser la limite redoutable entre la notion de loi et l'irrationnel de la liberté, en mêlant les techniques d'observation et d'expérimentation aux techniques divinatoires et les prévisions aux prédictions. C'est humain, et si on refuse de s'engager dans cette voie de conciliation, il faut en trouver une autre, et tout le monde n'en est pas capable.

Les souverains, qui entendaient placer tous leurs actes sous le signe du ciel avaient été les premiers à interroger, à solliciter ou à exiger l'approbation des étoiles, et ils entretenaient jusqu'à une date récente des astrologues à leur cour. Pour donner une apparence de rigueur aux suppositions instinctives, un peu de science astronomique fournissait les justifications techniques dont toute spécialité ne peut se passer. L'observation du ciel se transformait alors en "jugement" sur la destinée, d'où le nom d' "astrologie judiciaire" donné à ce dépassement de la science des astres proprement dite. On voulait savoir si l'on était né "sous une bonne ou une mauvaise étoile", ce qui, de nos jours, est devenu surtout une façon de parler, mais a été d'abord pris à la lettre : les mages de l'Orient, selon l'Evangile de Matthieu, en étaient persuadés et ont cheminé sous une étoile de ce genre ; ils l'ont interrogée dès son lever et elle les a menés jusqu'au Christ nouveau-né.

Mais comment les astrologues d'hier et d'aujourd'hui, connaissant l'état du ciel à une heure choisie, y font-ils la lecture d'un destin humain ? L'heure-type est selon eux l'heure -limite et primordiale de la naissance. Leur science s'emploie à diviser le ciel correspondant en zones et en signes zodiacaux traversés par le soleil. A cet égard, il faut relever le système appliqué : celui du *passage à la limite*, dont les "conjonctions" sont une variante. Il n'y a pas lieu de rappeler ici comment la traversée des limites, des portes, des remparts, dans certains mythes grecs (par exemple dans la spéculation sur les causes de la chute de Troie), a joué un rôle symbolique fondamental. La *limite de l'aube*, que précède le "lever héliaque" des constellations, suscitait depuis longtemps les observations savantes des chercheurs de signes. C'était, par exemple, le lever héliaque de Sirius, méthodiquement observé, qui pour les Grecs annonçait depuis Céos (la plus occidentale des Cyclades), le destin de l'année en cours, comme il annonçait en Basse-Egypte, à la latitude du delta, la crue du Nil. Qu'ont fait les astrologues dans leur quête des horoscopes, c'est-à-dire dans leur "examen des heures" ? Ils ont superposé trois limites parallèles et analogiques de l'espace et du temps, celles du lever des constellations à l'orient du ciel, du temps quotidien (marquée par l'heure de la naissance) et du temps annuel, déployé dans le zodiaque. Le temps astrologique des premières vingt-quatre heures de l'enfant est censé en effet refléter toute sa vie. Pour assurer la superposition des vingt - quatre heures journalières aux douze signes annuels du zodiaque, il suffisait de s'appuyer sur des "heures doubles", reportées sur le cercle de l'écliptique : là les signes se succèdent, du Bélier aux Poissons, par groupes de quatre correspondant aux quatre saisons de l'année et, bien entendu, aux phases de la vie. Ces heures déterminent les "maisons" de

l'horoscope, variables en étendue selon la latitude du lieu de naissance. Il suffisait dès lors d'adapter le symbolisme des douze maisons aux différentes phases de la vie humaine, qui suivent la naissance, reflétée dans la première maison. Celle-ci était située à l'intersection de l'écliptique avec l'horizon oriental, appelée le "point ascendant". Et c'est parce que l'astrologie était gravée dans les esprits que l'ascendant a pris sa valeur morale moderne. La signification analogique de cette détermination, à l'orient de toutes les naissances, a été mise en lumière par Abraham Ibn Ezra : "L'ascendant sort sous la terre comme le nouveau-né sort du ventre de sa mère"³. La première maison, appelée "vita", loge les qualités fondamentales du natif, ses tendances innées, liées au degré du zodiaque où tombe l'ascendant; et les six suivantes déploient ses possibilités individuelles, tandis que les autres (à commencer par la septième, "uxor", puis la huitième, "mors" montrent sa dépersonnalisation progressive. Mais comme il fallait que l'ordre des maisons principales (Maisons I, V, VIII, X) partît de l'orient pour atteindre la pleine lumière, on a imaginé, que l'individu, né à l'Orient-Matin, passait d'abord, contrairement à la marche du soleil, par le Nord-Minuit et puis l'Occident-Soir, avant d'atteindre le Sud-Midi... Quoi qu'il en soit de ces considérations, et de la modification introduite dans la répartition annuelle des signes zodiacaux par la précession des équinoxes, c'est l'analogie profonde, consacrée par les images du langage courant et des poètes, entre le cours d'une journée, le cours de l'année solaire et les phases de la vie humaine, qui donne aux horoscopes leur part de vraisemblance, indépendamment de leur jugement sur l'avenir et de leur superstructure astronomique, des influences de planètes et des conjonctions invoquées. Car il y a une aube et un soir, un printemps et un hiver de la vie. L'astrologie, avec ses horoscopes, a imaginé un jeu raffiné fondé sur le transfert analogique de ces seuils.

L'instinct cosmique conduit l'homme à imaginer sur le modèle de la naissance de l'homme la naissance du monde. Il est superflu de rappeler ici les naissances successives d'êtres divins qui peuplent les cosmogonies. Disons simplement que la pensée ne peut se passer de retourner aux origines de l'univers, et si, comme actuellement, aucune mythologie ne lui en fournit plus une explication, elle demande des précisions, ou du moins des suggestions à la science. Il est vrai que les schémas cosmogoniques s'éloignent souvent des références relatives à la nature humaine. Le monde extérieur fournit tellement d'images et de métaphores de la naissance que l'homme apprend d'elles à se distancier d'avec lui-même et à se constituer des

³ Cité par Daniel Giraud, *Le soleil, le coeur et l'or*. Ed. Cohérence, Strasbourg, 1982.

systèmes plus ou moins désincarnés de genèse universelle. Il s'est inspiré de la naissance des animaux et des végétaux, il a rêvé aux souffles féconds du vent qui dissémine les semences, aux oiseaux nés d'un oeuf dont les deux moitiés hémisphériques rappellent la terre dominée par la voûte du ciel. Il a pensé aux créations artisanales du potier, à son Roi dont la Parole impérative, immédiatement exécutée, créait son objet à partir de l'ordre qu'elle avait donné, à l'aube dont la Lumière faisait sortir toutes choses du néant nocturne. La forme cosmique de l'aube a trouvé sa consécration dans le Dieu de la Genèse, qui fait sortir la Création des ténèbres en disant "Que la lumière soit" !

Cosmisme biblique

La projection sur l'univers des images terrestres sous-tend la notion biblique de Création qui permet au croyant de reconnaître jusqu'au fond du cosmos l'oeuvre de son Dieu. La poésie cosmique se déploie dans les *Psaumes*. "Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'oeuvre de ses mains, le firmament l'annonce... Là-haut pour le soleil il dressa une tente, et lui, comme un époux qui sort de son pavillon, il se réjouit, vaillant, de courir sa carrière. A la limite des cieux il a son lever et sa course atteint à l'autre limite » (*Ps.* 19, 2-7 ; ce passage semble inspiré par un hymne babylonien au Dieu-soleil). Dieu « compte le nombre des étoiles et appelle chacune par son nom » (*Ps.* 147, 4). Débora chante le Dieu des armées célestes qui se sert des étoiles pour vaincre les ennemis d'Israël. De même toute la terre, le vent, l'orage, la mer, les montagnes, la neige et la glace révèlent la puissance de Dieu et la majesté de sa création. Cette majesté est celle d'un *ordre* supérieur : « Tu as fait la lune pour marquer les temps. Le soleil connaît son coucher ; tu poses la ténèbre, c'est la nuit » (*Ps.* 104, 19-20). Cependant d'une part Dieu, même s'il est partout, est « au-dessus des cieux », et d'autre part l'homme ne se contemple pas lui-même au miroir de cet ordre que Dieu a institué pour lui (*Ps.* 136, 5-9) et qui l'invite à la louange; ce qu'il y découvre en même temps que Dieu, c'est surtout son propre néant: "A voir ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu fixas, qu'est donc le mortel ?" (*Ps.* 8,4). Cet anéantissement devant l'oeuvre divine, manifestée dans la nature et ses forces élémentaires, contre lesquelles l'homme reste impuissant, s'oppose à la fois au sacré diffus du naturisme grec et à la confiance (relative...) du Grec païen dans l'intelligence, la technique et l'art, dans les lois de la cité sur lesquelles la sagesse médite tandis que la science cherche à comprendre le monde. Le rapport fondamental de l'homme au divin se perçoit moins à travers le cosmos qu'avec le Dieu de l'Alliance, qui, en dépit de toutes les vicissitudes et de toutes les infidélités, veut

le salut de son peuple, la récompense des justes et la punition des méchants. Le christianisme maintiendra cette optique fondamentalement humaine, tout en demandant au Grec Aristote un supplément de "naturisme"...

Maternités et paternités cosmiques

Chez les Anciens, les images les plus concrètes de la naissance humaine viennent souvent se mêler aux thèmes cosmiques. La Grèce avait ses Déesses-Mères (Demeter, Cybèle), auxquelles le polythéisme pouvait assigner une importance variable, mais qui reflétaient toujours, à des degrés divers, la signification cosmique de la maternité. Hésiode a décrit ces maternités de la terre : Gaia, unie à Ouranos le ciel, engendre avec lui les Titans, dont certains sont des génies cosmiques, tel Hypérion (le soleil), Océanos, Atlas qui porte la voûte étoilée, et même son frère Prométhée, qui vole le feu du ciel pour le donner à la terre. Le christianisme a attribué à Marie, par le biais de sa maternité divine, de son Assomption et d'une assimilation soit à la Sophie divine, qui existe depuis le commencement du monde, soit à la Femme céleste de l'*Apocalypse*, auréolée d'étoiles, un visage cosmique, ce qui a inspiré de poétiques invocations (*Ave maris stella...*), dicté toute une iconographie, et aidé à fixer l'Assomption au 15 août, sous le signe céleste de la Vierge zodiacale. Car l'humain, même dans l'histoire divine du salut, paraît parfois "trop humain", et l'instinct cosmique cherche à l'élargir aux limites temporelles et spatiales de l'univers. Saint Paul⁴ n'a-t-il pas lui aussi évoqué, au moins en image, une maternité cosmique, quand il nous assure que "toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. Et non pas elle seule, nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement"... La paternité n'est pas moins suggestive. Elle trouve sa consécration cosmique en Egypte, avec le dieu Atoum de la cosmologie héliopolitaine. C'est la paternité universelle du dieu Soleil. Né alors que ni le ciel ni la terre (ni même le désordre...) n'existaient, il se procréa lui-même et met au monde Schou et Tefnout...

On pourrait sans doute relever une différence entre un cosmisme masculin et paternel, qui repose sur l'image de la semence, et un cosmisme féminin qui transfère à la naissance du cosmos des images de gestation ou d'accouchement et de séparation d'avec la mère. Nous savons mieux que jamais aujourd'hui, grâce à l'embryologie, que la "venue au monde" d'un être humain est une récapitulation, de l'histoire de l'univers ou du moins de toute l'évolution des espèces.

⁴ Rom. 8,19-23

Mais restons dans le domaine de l'imagination symbolique. Les images cosmiques de la gestation et de l'accouchement ont été consacrées par l'*Apocalypse*, avec cette femme enceinte qui paraît dans le ciel, enveloppée de soleil et la lune sous ses pieds : elle est en travail et crie dans les douleurs de l'enfantement. L'accouchement appelle toute espèce de métaphores et se transfère volontiers à tous les événements humains, à la parole, à la nature. La fable nous parle d'une montagne qui accouche d'une souris. Les Grecs, par la bouche de Platon, ont dit que la maternité de la femme imite celle de la terre. La langue latine semble avoir gardé une trace significative de cet universalisme. Qu'est-ce en effet qu'une "partie" (*pars*, *partem*), sinon ce qui est engendré (*partum*) par la Totalité sa mère -*magna parens*- lorsque celle-ci se divise ? La "partition" n'est rien d'autre que le résultat abstrait et pour ainsi dire mathématique de la "parturition", projeté sur tous les mythes de l'origine du monde. Car le tout, qu'on imagine souvent comme la somme des parties, en réalité les précède, exactement comme la plénitude divine (ou féminine...) a précédé les spécifications du monde qu'elle a créé.

La signification cosmique de la femme et son lien avec la naissance de l'univers sont illustrés par un tableau, depuis peu célèbre, de Gustave Courbet intitulé "L'origine du monde" (1866). Par lui-même le titre pouvait paraître innocent à souhait. S'inspirait-il du récit biblique de la Genèse, comme le Dieu de Michel-Ange créant le monde ? En fait, le tableau, reste presque inconnu pendant plus de 100 ans, représentait, avec beaucoup de réalisme,... un sexe féminin. Le titre n'était-il alors qu'un alibi destiné à couvrir un sujet trop osé, une "fleur du mal" qui choquait les contemporains et a fait mettre le tableau à l'index, avant son acquisition par Lacan, puis tout récemment par le musée d'Orsay ? Pourtant, ce ventre et ces cuisses ouvertes sur un sexe rayonnant font écho à d'autres oeuvres du peintre et sont porteurs d'une allégorie comparable, semble-t-il, à celle d'un autre tableau symbolique, où Courbet, psychanalyste avant la lettre, résume le sens de son oeuvre : il la situe entre le modèle primordial de la Femme et de la Vie (qui est derrière lui, donc dépassé), le modèle actuel du paysage (en face de lui), et le modèle prospectif de la mort. Le sexe est donc bien, dans le tableau intitulé "L'origine du monde", le mystère primordial, mystère cosmique : le coeur d'un univers solaire, créateur de la matière charnelle, racine arborescente d'une floraison végétale, grotte conduisant aux profondeurs mystérieuses de la terre, entrée des enfers et porte de vie. C'est sans doute une autre forme de cette communion universelle que le Franc-Comtois avait expérimentée dans le Doubs, aux cavernes profondes et aux sources intarissables du calcaire, à la source de la Loue et au Puits Noir...

Courbet nous invite ainsi à dépasser l'image cosmique de la naissance et de la partition qui accompagne l'origine de l'homme et du monde, pour nous concentrer sur l'image-clef du sexe féminin, et le caractère cosmique de la sexualité.

Le seuil du sexe et le sens cosmique de l'amour

Les amoureux, leurs chansonniers et leurs poètes, ont à qui mieux mieux mêlé l'amour au clair de lune et aux étoiles, au printemps et au soleil, à diverses formes de communion avec la nature. Soleil masculin, lune féminine... :

Lune, eau sonore, nuit bénie
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie
Est le miroir de mon amour.

A la base de cette communion, il y a une véritable dépendance. Masquée chez nous par les conquêtes de la civilisation, qui libèrent nos besoins des contraintes primaires imposées par la nature, elle est manifeste dans les sociétés antiques et chez les peuples primitifs. Le soleil n'est pas seulement un modèle du mâle et une source mythique de la fécondité terrestre. C'est un stimulant direct et, par exemple, la saison des amours, chez les Inuit, dans l'Arctique, ne commence qu'avec son retour. Pendant la nuit polaire, le plus souvent la menstruation s'arrête, et l'aménorrhée hivernale, qui affectait naguère environ neuf femmes sur dix, a été constatée encore en 1951 par Jean Malaurie...

Ce cosmisme physiologique, noyé dans la lumière généreuse de nos climats, mais révélé par l'écran arctique, a pris chez nous des formes culturelles et s'est fixé traditionnellement sur la femme, aimée non pas tant pour elle-même, mais parce qu'elle représente pour l'homme un mode symbolique de communion avec l'univers : "chair divine, argile idéale" !... Matière où brille l'âme du monde "à travers son suaire". "La femme nue, c'est le ciel bleu. Nuages et vêtements font obstacle à la contemplation. La beauté et l'infini veulent être regardés sans voiles" (V. Hugo). La femme a été doublement cosmique, comme amante et comme mère, mais tandis que le cosmisme maternel n'appartenait qu'à elle, elle partage le cosmisme sexuel avec l'homme, et c'est l'homme qui a tendu à lui donner sa définition première.

Sur la courbe du temps et de la destinée, l'union sexuelle manifeste une ambivalence fondamentale : antérieure à la naissance, en perspective parentale, elle lui est postérieure au plan de l'engendré et de son devenir personnel : né de l'amour avant d'être né pour l'amour, l'homme tourne ainsi en rond sur un cercle qui le mène et le ramène de sa causalité à sa finalité. Mais une autre ambivalence mène chacun des partenaires à la fois vers Soi-même et vers l'Autre, et c'est au cœur de cette double ambivalence que le cosmos prend sa valeur de miroir et de modèle, d'alibi et de témoin.

L'amour, miroir de l'univers dans l'Antiquité gréco-romaine

L'exemple le plus éloquent de l'appel au cosmos dans l'acte sexuel nous vient de Grèce, avec l'autorité d'Aristote : l'homme se superpose à la femme comme le ciel à la terre. Et réciproquement: la superposition du ciel et de la terre appelle les images sexuelles appliquées par Hésiode aux rapports d'Ouranos et de Gaia. Car l'homme et le cosmos sont à la fois modèle et image l'un pour l'autre. Les poètes ont brodé sur ce schéma fondamental. A cet égard, les témoignages ne manquent pas. Homère, dans l'*Illiade* (XIV 342-351), a décrit les amours de Zeus et d'Héra, parallèle poétique de leur hiérogamie rituelle : il fait intervenir le soleil qui ferme les yeux et la couverture d'un nuage, la terre complice qui fait surgir un tapis de gazon, la rosée et des fleurs. Euripide dans *Hippolyte* (1268sq) célèbre, par la bouche du chœur, porte-parole des vérités premières, la puissance universelle de l'Amour sur la nature : cet Eros ailé, auréolé de lumière (*chrysophaes*), survole la terre et les flots, commande "aux animaux des montagnes et à tout ce que nourrit la terre sous le regard brûlant du soleil" ; et c'est sa mère Aphrodite ("*Cypris*"), qui conduit l'âme des dieux et des mortels, souveraine de la mer, première responsable de la tragédie et de la mort du héros. Hésiode avait fait naître cette mère de la semence sortie du membre mutilé du Ciel et tombée dans la mer. C'est elle qu'au début du *De natura rerum* Lucrèce exaltera en lui attribuant l'origine de Rome et de toute vie, dans le décor des constellations comme du soleil printanier, au sein des mers, parmi les monts et les fleuves, les oiseaux, les troupeaux et les fleurs. Du haut de sa planète, qui illumine nos aurores et nos crépuscules, Venus/Aphrodite (Inanna/Ishtar) n'était-elle pas aussi, depuis Babylone au moins, l'étoile de l'amour, celle qui, sous le nom d'Hespéros, allumera sa torche le soir pour annoncer la symbolique nuptiale de la nuit ?

Mais plus encore que sa mère, c'est l'Eros de l'orphisme qui a fixé sur lui le cosmisme de l'amour. Cet Eros n'a que des rapports formels avec l'enfant joueur (Eros/Cupidon) dont l'arc et les flèches transpercent les coeurs, figure mythologique banalisée par l'art et la littérature. Déjà dans Hésiode on le voyait naître au commencement du monde, et le *Banquet* de Platon fera de lui le plus ancien des dieux. Sa naissance a ceci de particulier que souvent sa généalogie est des plus flottante, ou même il n'a pas de parents. Outre ses ailes, trois attributs d'Eros, avec lesquels il joue, soulignent son cosmisme, ce sont l'oeuf, la pomme et la balle. Eros orphique est né d'un oeuf pondu par la Nuit, selon les *Oiseaux* d'Aristophane. L'oeuf, comme la nuit, est une image des origines du monde. L'orphisme, qui a inspiré directement Aristophane et indirectement Hésiode, explique comment cet "oeuf argenté" est né des ténèbres et du vide (ou d'une fécondation par le vent, car le vent est souvent un des supports du vide, d'ailleurs même encore maintenant dans certaines images de notre langue). La pomme, mûrie par le soleil, dont sa forme ronde est l'image, est aussi pour les Grecs un signe d'amour, un témoignage du lien entre amour et fécondité cosmique. C'est elle que les jeunes gens lançaient à l'élue de leur coeur qui la ramassait en signe de consentement. Enfin le jeu de la balle, lancée d'abord verticalement vers les nuages en direction du soleil rond comme elle (ainsi qu'on le faisait à la cour d'Alkinoos selon l'*Odyssée*), est aussi à l'origine un rite destiné d'une part à assurer, en union avec le soleil et la pluie, la fécondité du cosmos, d'autre part à manifester, sur cette miniature du soleil (et de la sphère céleste) qu'est la balle, la maîtrise d'Eros sur le monde (en ce sens il a quelques affinités avec le cosmisme du jeu de la balle mexicain). Cet Eros orphique, sur lequel nous revenons en détail dans notre chapitre consacré aux *Images du ciel*, recevra divers noms mystiques, Phanès, Eriképaïos, etc. Dans l'iconographie, Eros s'annexe des torches, et, selon Artémidore, le rêve de la torche promet aux jeunes gens des aventures amoureuses. C'est là une symbolique de feu (le feu était, aux yeux de tous les Anciens, une "semence", identifiée au bout d'une tige à celle du mâle), et l'on peut se demander si elle n'est pas à double sens : si l'amour est une flamme "intérieure", ou si la flamme est une forme cosmique de l'amour⁵. Des courtisanes grecques préparaient leurs amants à l'assaut final en chantant l'"incendie de Troie"... Qu'est-ce que la flamme, demandera un jour Novalis, sinon une "étrointe intime" (eine innere Umarmung) ? Mais ce symbolisme en Grèce reste partiel, et il faut l'insérer dans une double évolution des esprits, affectés par les tendances contradictoires de la "décosmisation" (dès le début de l'âge classique)

⁵ Nous avons développé ce thème dans *Prométhée et Dionysos*, Presses universitaires de Strasbourg, 1992, p. 39 sqq

et de la "recosmisation" des mythes (à date tardive, aux époques hellénistique et romaine). . .

Le Cantique des Cantiques

Un exemple éclatant et ancien de l'extension "fusionnelle" propre à l'amour est fourni par *Le Cantique des Cantiques*, qui fait participer à l'exaltation des amants la nature tout entière : la bien-aimée "surgit comme l'aurore", elle est "belle comme la lune, resplendissante comme le soleil" (*Cantique des Cantiques* 6,4). L'important est sans doute que le poème soit un poème royal. Même si son auteur, qui l'aurait écrit vers 450 av. J.C., l'attribue artificiellement à Salomon, c'est l'idéal du roi, tel qu'il se rencontrait en Egypte et au Proche-Orient, qui l'inspire. Parce que le roi exerce son pouvoir sur la nature entière, ses noces et ses amours entraînent l'extension d'Eros à l'univers, manifestée d'ailleurs par les fêtes qui les célèbrent. Le mariage du roi avec une princesse étrangère, devient en particulier le symbole de la soumission universelle au roi et à son dieu, comme on le voit par le *Psaume* 44. De là sans doute la faveur des épithalames royaux, qui semblent se succéder dans l'oeuvre, et ont pu être lus dans les noces profanes ou figurer dans leur liturgie. Sans doute la référence individuelle reste-t-elle secondaire, et l'homme et la femme y prennent un visage impersonnel et universel. La tentative des modernes pour faire du *Cantique* un drame en vers à trois personnages concrets, centré sur l'aventure d'une "bergère délivrée du harem royal par son berger" auquel elle entend rester fidèle, développée par Renan et acceptée même autrefois par Jean Guitton, se heurte aux commentaires des exégètes qui retrouvent dans de nombreux versets toute une symbolique biblique de l'amour, considéré comme un modèle de la relation entre Dieu et le peuple élu. Néanmoins cette symbolique ne se reflète que faiblement dans le contexte très direct du *Cantique*, et même si l'on peut supposer que son auteur la connaît bien et fait allusion, par exemple, aux péripéties de l'Exil ou à la construction du Temple, la résonance de ses images est tout autre, et c'est une résonance à la fois érotique et cosmique : toutes les parties du corps, tout l'univers végétal et animal, la vigne, les grenadiers et les jardins, les palmiers, les cèdres et les pommiers, les gazelles, les faons et les colombes, le vin, les parfums et les bijoux, les montagnes, la saison des fleurs et des fruits, l'aurore, le soleil et la lune, servent à chanter le plaisir que les deux amants prennent l'un à l'autre, leur quête et leurs peines. C'est justement dans la mesure où les amants en appellent du langage de leurs corps à celui de la nature et du monde, que *le cosmisme commence la transfiguration de l'érotisme et le fait glisser vers allégorie*. A cet égard les pieux exégètes du poème biblique, désireux d'occulter la

notion de péché attachée à l'oeuvre de chair, ont multiplié les interprétations symboliques les plus fantaisistes. La réhabilitation contemporaine du "langage des corps" a sans doute rétabli l'équilibre. Mais elle ne semble pas avoir pris conscience du seul lien véritable qui autorise le passage de la lecture érotique à une lecture symbolique : l'identification, à travers le corps des amants, du "corps" de la terre et du monde tout entier. Autrement dit non pas un simple goût poétique, superficiel, de la comparaison et de la métaphore tirées du monde extérieur, ni un allégorisme mystique forcé, mais une manifestation de l'instinct cosmique, qui a dicté ce goût et affirme, par la voix des amants, l'appartenance de leur amour au sens de l'univers.

C'est parce que l'union charnelle tend à dépasser les frontières du corps qu'elle peut être facilement divinisée. Cette divinisation, commune aux païens et aux chrétiens, a des prolongements souvent insoupçonnés. Les limites abolies de l'humain ne sont pas seulement celles de l'espace. L'homme est invité à se précipiter aux extrémités du temps. Car d'une part l'amour (du moins selon la nature) ne peut être détourné de l'acte de la génération; et alors sa métamorphose cosmique replace l'acte dans la perspective globale, biblique ou païenne, d'un devenir, d'une genèse universelle, c'est-à-dire d'une communion avec la Genèse sacrée du monde. D'autre part des philosophes, comme Jean Guitton, y ont même entrevu une transfiguration du corps qui annoncerait, *per speculum in aenigmate*, dans le miroir incertain et déformant d'ici-bas, la splendeur, par-delà la mort, de la chair ressuscitée.⁶ Ainsi le "paradis" des amants non seulement les ramènerait au paradis d'Adam et d'Eve (nos premiers parents, nus au sein de l'Eden, à côté du Serpent tentateur, ont depuis longtemps servi d'archétype à l'image de l'amour), mais il les emmènerait au-delà du Jugement Dernier... Rimes et rives mystiques de l'amour avec "toujours", dans un espace éternel.

En ce sens le symbolisme religieux traditionnel du *Cantique* pourrait apparaître moins comme un pur artifice que comme un élargissement naturel, projeté sur l'union d'amour entre Dieu et Israël ou entre le Christ et son Eglise, des métaphores identitaires portées par l'Eros royal et du sacré cosmique qui s'y attache. Si, dans ce cas particulier et en général, l'élévation mystique, son langage et ses images, rappellent volontiers les termes de l'amour humain, ce n'est pas nécessairement en vertu d'un simple "transfert" : le "modèle" sacré de l'union, loin d'être à chercher exclusivement dans son point de

⁶ Cf. Jean François Six, *Le chant de l'Amour, Eros dans la Bible*, Paris 1995, p. 207. (Cp. le point de vue de J. de Maistre, selon lequel la grâce céleste est visible sur le visage des jeunes mariés (R. Triomphe, *J. de Maistre*, Droz 1967, p. 82)

départ corporel et terrestre, peut être trouvé au point d'arrivée, au sommet de l'extase, source céleste d'identité absolue. Car si l'amour est au commencement et s'il est à la fin, alors son cosmisme cesse d'être un ornement poétique pour devenir une approche simultanée de son fondement et de son but -même si les mots qui l'expriment restent encore terre-à-terre.

L'amour cosmique et les modernes

A la Renaissance, Louise Labé a esquissé la théorie cosmique de l'amour: "Tout l' univers ne tient que par certaines amoureuses compositions. Otant l'amour, tout est ruiné". C'est ce qu'affirme aussi le romantisme, et, par exemple, Novalis : pour lui, seul l'amour "rend l'homme capable de comprendre la nature", car l'amour est un principe cosmique, amorce de la métamorphose du monde au même titre que la poésie et la magie, artisan de la connaissance véritable par l'unité retrouvée du moi et de l'objet extérieur, "Amen de l'univers"⁷. C'est pourquoi la nature "est le secret des amants"... (Retenons aussi en passant ce parallèle entre l'amour et la magie, dont l'amour est justement un grand consommateur : la magie aussi appelle souvent le cosmos tout entier au secours de ses opérations et de ses incantations . . .).

Faut-il ajouter Lamartine, qui présente l'amour "semblable au feu dont Dieu fit son emblème", comme une "étincelle ravie au grand foyer des cieux" ; rappeler le Psalmiste qui identifiait, on l'a vu, le soleil à époux, sorti le matin en vainqueur de la chambre nuptiale⁸, donc après une nuit d'amour; et tant d'autres... ? Demandons seulement aux vers très classiques du jeune Rimbaud une formulation plus moderne de l'érotisme cosmique. Le poète, qui appelait les éléments à définir l'éternité (mélange de mobilité marine et de fixité solaire) et se disait au sein de la nature "heureux comme avec une femme", est aussi l'auteur de *Soleil et Chair*, fresque cosmique au titre suggestif, suivie d'une invocation à Venus et Cybèle :

*Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,
Verse l'amour brûlant à la terre ravie.*

⁷ Die Liebe ist der Endzweck der Weltgeschichte... das Amen des Universums, Schriften III, p. 102, 248, etc.

⁸ La Vulgate traduit le mot grec des Septante (*pastos*) par le mot latinisé, plus courant et de même sens, *thalamus*, qui veut dire effectivement "chambre nuptiale", mais la *Bible de Jérusalem* efface cette image (trop suggestive ?) et traduit "pavillon"

*Et quand on est couché sur la vallée, on sent
Que la terre est nubile et débordé de sang,
Que son immense sein soulevé par une âme
Est d'amour comme Dieu, de chair comme la femme
Et qu'il renferme, gros de rêve et de rayons,
Le grand fourmillement de tous les embryons.*

Une formule de Renan (dans son drame *L'eau de jouvence*) va dans le même sens : "Celui qui aurait approfondi la femme... aurait le mot de l'univers".

La démarche courante, mise à la mode par une psychanalyse facile, qui vise à interpréter ce cosmisme romantique à tendance panthéiste comme un transfert de l'instinct sexuel, ne fait en somme que la moitié du chemin, après quoi il faut refaire la route en marchant à contresens. Car la sexualité trouve dans le monde à la fois une image et un modèle, et il y a va-et-vient de l'un à l'autre. Au fond, l'inversion et les hésitations entre l'image et le modèle étaient peut-être inscrites dans le regard alternatif de l'homme qui va et vient constamment du ciel à la terre : n'est-ce pas encore aujourd'hui ce que fait le savant quand il revient du fond de l'espace, convaincu d'avoir rencontré dans les étoiles l'origine et le modèle de la Vie ?

Le cosmisme - médiateur du mysticisme, ou du moins du panthéisme ? Ceux qui entendent garder, comme on dit, "les pieds sur terre", préféreront en tout cas tenir la science à l'écart de ce genre de spéculation. L'esprit de synthèse, ou, comme on dit encore, "le syncrétisme", a ses limites, et l'individu, même convaincu de l'unité du monde, maintient fermées quelques portes de sa "maison", et d'abord la frontière de ses intérêts en tout genre, de sa profession, de sa discipline, salutaire "quant à soi". Toute pratique doit isoler son objet pour le mieux définir, et celle de l'amour, quelle que soit son ouverture, est comme les autres : elle doit séparer le sexe des trop vastes perspectives. Les uns s'installeront dans le monde rassurant de l'habitude, de l'observation, de la technique, de l'hygiène, de la bienveillance, de l'éthique. Beaucoup se contenteront d'échappées momentanées, d'images vaguement suggestives, ou réduites à des stéréotypes, qui n'engagent pas la conscience. Les communions sacrées ne se maintiennent qu'en miniature, en marge du quotidien, notamment dans la poésie, parole toujours prête à dépasser son sens, porte ouverte sur le ciel ou sur un vide sonore, dernier sanctuaire du sacré qui ne sait pas, ne veut plus ou n'ose pas dire son nom.

Le cosmisme sur le seuil de la mort

1. Mort-séparation ou mort-communion

La mort, dit-on, est une séparation : c'est un point de vue sur la "mort-objet", celui des vivants dont "la vie continue". Mais, inversement, c'est aussi une réunion (à la terre et aux éléments, aux ancêtres, à la communauté des saints, à Dieu...), quand la mort a pour "sujet" le mort lui-même. Les deux points de vue interfèrent quand la mort est identifiée à une "séparation de l'âme et du corps". Cette vieille distinction de l'âme et du corps, de plus en plus niée, est relativisée dans le christianisme lui-même par le dogme de la résurrection de la chair. Ce dogme a longtemps fait préférer l'inhumation à la crémation qui était censée lui faire obstacle. L'instinct cosmique ignore ces différences et postule que l'être humain tout entier communité dans la mort avec les éléments. Dans l'Antiquité païenne, l'âme, identifiée au souffle vital qui franchit à la mort "le rempart des dents", a été portée, comme son nom l'indique, (lat. *anima*, grec *anémōs*) par les souffles de l'air, où elle a volontiers flotté, avant de descendre aux enfers ou de monter au ciel. Le rituel funéraire s'est partagé en Grèce entre la crémation et l'inhumation. On peut l'associer à des considérations d'hygiène, à des états de société. Mais il est sûr que des croyances s'y sont attachées et que le symbolisme cosmique⁹ en a eu sa part. La communion avec la terre, sein maternel qui accueille l'homme/enfant au terme de son voyage, refuge hivernal de la vie, a nourri le mythe éleusinien des deux déesses, la Terre-mère (Déméter) et sa fille Coré, ravie aux enfers avant de remonter à la lumière et d'amener le printemps. Mais le soleil aussi gardait des droits dans la tombe. On orientait le cadavre tantôt vers l'Occident, du côté où le soleil se couche et meurt, tantôt vers l'Orient, dans la perspective de ses résurrections matinales. La symbolique cosmique de la crémation est nette dans l'Inde, où le dieu védique du feu Agni conduit à sa destination divine l'homme qui vient de mourir et qui se livre au feu afin de parvenir à l'immortalité. Les rites de l'Inde étaient connus des Grecs depuis l'expédition d'Alexandre, qui a admiré et fêté le suicide par le feu du brahmane Calanos. Mais déjà le suicide plus ou moins légendaire d'Empédocle dans le cratère de l'Etna semblait inviter aux hypothèses cosmiques illustrées par la philosophie mystique du Sicilien, et des incitations symboliques analogues ont été découvertes dans le bûcher mythique d'Héraclès sur le mont Cæta, dans les rites homériques des funérailles (mort de Patrocle), chez Euripide dans les

⁹ Cf. R. Triomphe, *Prométhée et Dionysos*, op. cit., p. 106-123

Suppliantes, dans telle formule d'épithaphe. La fumée du bûcher, dont la flamme a transformé le mort en souffle de l'air, ne fait-elle pas monter l'âme/souffle vers l'éther ? Plus tard, c'est aussi le désir de s'unir à l'éther qui inspira le suicide spectaculaire de Pérégrinus devant le public des Jeux Olympiques. Les "suicidés" par le feu du Temple solaire n'ont-ils pas voulu communier avec les énergies de l'univers ? N'est-ce pas aussi cette "mort-communion", avec sa "retombée dans les énergies cosmiques", reprise de nos jours par Teilhard de Chardin, qu'André Chenier¹⁰ avait anticipée quand, le regard perdu dans le ciel nocturne, il s'exclamait "Adieu tombeau de chair, je ne suis plus à toi", et se laissait "aspirer par l'éther" pour avoir part à "l'essence divine" originelle et "siéger au conseil qui créa l'univers" ? Et que dire du délire cosmique d'Apollinaire, quand, sous la pluie des obus, éperdu de sexe et de mort, il rêve au "giclement fatal de son sang sur le monde", sur "la mer les monts les vats et l'étoile qui passe", ravivant le soleil et les fleurs, excitant la vitesse de l'onde et.... la jouissance du nouvel amant de sa bien-aimée ?

Le christianisme s'est longtemps représenté la mort comme un jugement de Dieu : tandis que le corps est voué à la corruption, l'âme jugée, selon les cas, monte au ciel ou descend en enfer. Cette conception, appuyée sur l'identité linguistique des notions de séparation et de jugement (grec *krinô*), est aussi païenne. Au départ, le rapport de l'âme avec le corps était assimilé évidemment à une variante du rapport ciel/terre et de son antique coupure, parallèle à celle du bien et du mal, et amorcée à l'origine du monde. La séparation rejoignait une structure cosmique, qui opposait le feu souterrain de l'enfer au paradis céleste. La condamnation au bûcher des hérétiques et des sorcières anticipait pour eux les flammes infernales. L'Antiquité avait développé à l'époque gréco-romaine, dans la perspective d'un jugement divin, la croyance à l'astralisation funéraire et à l' "apo théose" du mort, attestée par des signes cosmiques. Les hommes illustres en fournissaient le modèle. A la mort de César, nous dit Virgile¹¹, le soleil, pris de pitié, s'obscurcit, "couvrit sa tête brillante, et fit craindre à une génération impie une nuit éternelle". "Qui oserait dire que le soleil peut mentir ?" s'exclame encore Virgile, et il multiplie autour du soleil les signes cosmiques : éruption de l'Etna, bruit d'armes dans le ciel de la Germanie, tremblements de terre dans les Alpes, cours d'eau arrêtés, coups de foudre dans un ciel serein, comètes, etc. De son côté

¹⁰ Teilhard de Chardin, *Hymne de l'univers*, Seuil 1961, La Mort-Comunion. André Chenier, *L'Amérique* III 4 (les étoiles qui ont conduit Christophe Colomb invitent le poète à associer la création de l'univers à celle du Nouveau Monde)

¹¹ *Sol tibi signa dabit. Solem quis dicere falsum audeat ?* Cf. *Géorg.* I 463-488.

Plutarque précise¹² : "Il y eut la grande comète, qui, après le meurtre de César, apparut, éclatante, sept nuits de suite avant de disparaître. Il y eut aussi l'obscurcissement de la lumière du soleil... au point que l'air restait obscur et lourd... et que les fruits ne mûrissant qu'à moitié se flétrissaient et se gâtaient à cause de la fraîcheur de l'atmosphère". Cependant, selon Suétone, la comète apparaît un peu plus tard, pendant les jeux célébrés par Auguste en l'honneur du dictateur : preuve d'apothéose, le mort jouit désormais de "l'immortalité astrale" parmi les dieux. C'est pourquoi, rappelle Suétone, on représente César avec une étoile au front sur les médailles commémoratives. Virgile assure de son côté, dans la 9ème *Eglogue*, que désormais "l'astre de César" garantit les moissons et la maturité des raisins, rendant inutile la consultation des constellations.

C'était du moins la croyance populaire. Des phénomènes cosmiques analogues, quoique limités, ont, selon les Evangiles, suivi la mort du Christ. Luc nous dit que "le soleil s'éclipsant, l'obscurité se fit sur le pays tout entier", de la sixième à la neuvième heure, Matthieu que la terre trembla et que les rochers se fendirent. Et les morts sortent des tombeaux, comme ils l'ont fait selon Ovide (*Métamorphoses* XV 797sq) à la mort de César... En fait le Fils de Dieu, Soleil du monde, et avec lui César son presque contemporain, nous livrent, sous une forme symbolique exemplaire, la signification cosmique non seulement de leur propre mort, mais de toute mort. Car la mort a toujours pour cadre un corps qui est l'abrégé de l'univers, et elle se manifeste comme une apocalypse en miniature¹³, une "agonie" du monde précédée de terribles convulsions.

2. Les phénomènes cosmiques des apocalypses.

Les catastrophes cosmiques sont l'objet de croyances et de spéculations très répandues, illustrées par des oeuvres littéraires nombreuses. Leurs cataclysmes sont déclenchés par des fautes morales, ce qui suppose que la morale, et les dieux qui en sont les garants, régissent non seulement le monde humain, mais le monde physique et le cosmos tout entier. Et cela veut dire que l'ordre du cosmos est un, que le monde extérieur et le monde humain obéissent à une seule et même loi. Deux éléments jouent dans les apocalypses un rôle prioritaire : l'eau et le feu.

¹² César, 69-740 f - 741 a. Cf. Ovide, *Métamorphoses* XV 780 sq.

¹³ La comparaison entre le corps humain terrassé par la mort, l'obscurcissement du soleil ("le bel oeil de ce monde") et le monde confondu par l'Apocalypse a été faite par Agrippa d'Aubigné, *les Tragiques*, VII, Jugement.

Le modèle de l'eau a imposé sa préface apocalyptique avec le déluge, qui intervient dans l'épopée de Gilgamesh et de nombreuses mythologies. Les Grecs l'ont appelé *kataklysmos*, et en empruntant le mot, nous l'avons élargi à la notion plus générale de "cataclysme". Pindare et Apollodore ont retracé la légende grecque : destruction par Zeus des hommes pervers, et anéantissement de la race humaine, sauf Deucalion qui construit une arche et accoste au sommet du Parnasse, puis réensemence la terre des hommes avec Pyrrha. Le même genre d'inondation quoique limitée à une île, met fin à la civilisation de l'Atlantide. Parallèlement, l'Antiquité a développé le modèle apocalyptique du feu, dont la ruine de Troie lui offrait le plus illustre exemple. Symbole tragique des crimes humains et des punitions divines, préparée par un cheval funèbre, aussi démoniaque que le dernier cheval de l'Apocalypse monté par la Mort, l'incendie de Troie se présente comme une véritable fin du monde, et il n'est que de relire sa description par Virgile, au deuxième livre de l'*Enéide*, pour s'en convaincre. Le feu et son modèle d'embrasement total est en effet revendiqué depuis longtemps comme un phénomène de la Fin, depuis Héraclite, qui a mis son cycle au centre du monde, jusqu'au stoïcien Cléanthe, philosophe de l'*ekpyrôsis* = embrasement final -et le thème a été repris par les poètes (Ovide, Lucain, Sénèque le tragique). Est-ce parce que le feu, porté à travers l' "éther" et par les astres aux extrémités du cosmos, est suggestif des limites absolues ? Sa flamme monte vers le ciel en abandonnant la cendre à la terre. Lui seul, disait Théophraste, a le pouvoir d'engendrer en détruisant. Ses "jugements", déjà formulés par Héraclite (fragm. 64-65), sont sans appel. Il purifie, il fait le vide pour préparer la place aux plus merveilleuses constructions. La destruction de Troie annonçait de loin la naissance de la Ville Eternelle...

Les parallèles judéo-chrétiens sont bien connus, depuis l'eau du déluge jusqu'au feu de la géhenne et de l'enfer. Naguère, quand l'Eglise chantait encore en latin les "fins dernières", un de ses hymnes funèbres proclamait sa vision cosmique de la mort: le "siècle réduit en cendres", conformément aux prophéties de la Bible et des païens (*teste David cum Sibylla*), manifestait le jugement de Dieu sur le monde et le néant de l'homme, affronté par sa propre mort à sa culpabilité essentielle, implorant d'être pardonné et délivré par la résurrection finale en Jésus-Christ : *Dies iræ dies illa solvet sæclum in favilla...* Inutile de revenir ici sur la préface du Déluge, dont les Septante ont emprunté le nom aux récits mythiques des Grecs. C'est la corruption des hommes qui déchaîne la vengeance divine, "les sources du grand abîme et les écluses du ciel s'ouvrent", et seul Noé est sauvé avec son arche, après quoi Dieu renouvelle son alliance avec lui et il en donne un signe céleste : l'arc-en-ciel paraît dans la

nuée. Les préfaces apocalyptiques se concluent nécessairement par un *happy end*. La deuxième *Épître* de Pierre met en parallèle la préface et la conclusion apocalyptiques de l'histoire du monde, et c'est, selon lui, un parallèle de l'eau avec le feu. L'eau est donc un élément primordial, comme elle l'était pour Thalès, comme au début de la Genèse ; et le feu vient à la fin, ou du moins sur le seuil qui ouvre aux uns les portes de la damnation éternelle et aux élus celles du paradis. L'apôtre a conservé là un vestige de la vieille physique des éléments. Il précisait, il est vrai, dans son *Épître* que le feu et l'eau sont gouvernés par une même parole divine, qui se sert des "mêmes causes" pour produire ses effets. Il reprenait aussi une physique divine des éléments déjà présente dans les *Psaumes* (comparer aussi *Sirach*, 15,17). Le "petit pauvre d'Assise" ôtera aux éléments leur pointe vengeresse et les rendra plus familiers dans son *Cantique des créatures*, en "fraternisant" avec le cosmos tout entier, avec "frère feu" comme avec "soeur eau", "frère soleil" et "soeur lune"...

Comment ces thèmes s'insèrent-ils concrètement dans les innombrables récits d'apocalypses, à l'intérieur des diverses civilisations toujours plus ou moins conscientes d'être mortelles ? On trouve des apocalypses un peu partout : en Asie, aussi bien avec le Bouddha Maitraya, qui viendra inaugurer un royaume millénaire, que dans le zoroastrisme, dans le Coran. Voici d'abord une apocalypse chinoise, tirée du *Livre des incantations divines des profondeurs abyssales* (Vème siècle). Quoiqu'un peu tardive et influencée de l'extérieur, elle fait partie du canon taoïste, annonce l'achèvement d'un cycle cosmique et la fin imminente du monde. "Les énergies vitales de l'univers sont épuisées. Les guerres, les épidémies, les insurrections, le banditisme, les désordres météorologiques, politiques, sociaux et familiaux en sont le signe. Le père se dresse contre le fils et le frère contre le frère, on s'adonne à des cultes chamaniques coupables. Les fonctionnaires oppriment le peuple, le soleil et la lune ne suivent plus leur cycle normal, les cinq céréales ne mûrissent plus. Ces maux, fruit de l'immoralité des hommes, sont répandus par des armées de démons. Le déluge va purifier l'univers. Le ciel et la terre seront recréés. Les fidèles ("le peuple-semence") échapperont aux épreuves et seront sauvés par la grâce de leurs ancêtres". Lao-tseu divinisé, dieu cosmique qui existait avant la fondation de l'univers, apparaîtra sur terre et gouvernera le monde... Selon le recueil moderne auquel j'emprunte ce texte, des croyances de ce genre subsistent à Taiwan, à Hong-Kong, en Asie du Sud-Est, où elles sont véhiculées par de puissantes organisations (Tiandi Hui, Yiguan Dao)... Citons aussi pour mémoire l'Apocalypse germanique qui met en scène un "crépuscule des dieux". On y voit le soleil, dévoré par Fenrisulfr, dont le cours devient désordonné, l'arbre

cosmique Ygdrassil est ébranlé, et, après une dernière bataille livrée par les dieux, le feu consume le monde. Mais les apocalypses les plus proches de nous sont celles du monde judéo-chrétien, sujet immense que je ne puis qu'effleurer ici.

Les apocalypses juives se développeront surtout entre 200 av. J.C. et 100 après J.C., et leur influence s'est fait sentir jusque dans le monde gréco-romain à travers les *Oracles Sibyllins*. On les différencie de la littérature prophétique en ce sens que les prophètes étaient plutôt préoccupés par le destin de leur génération. L'esprit apocalyptique met au premier plan le destin final du monde. On le fait commencer avec le *Livre de Daniel*, mais on en trouve l'esquisse chez Isaïe et plusieurs prophètes, qui soulignent l'extension à l'univers des punitions divines en raison des transgressions des hommes. "Ni les étoiles du ciel, ni la constellation d'Orion ne feront resplendir leur lumière, le soleil s'obscurcira dès son lever, la lune n'enverra plus sa lumière... Les écluses s'ouvriront là haut et les fondements de la terre seront ébranlés. La terre est mise en pièces, elle craque et se fend, la terre est secouée"¹⁴... "Il arrivera en ces jours-là que je ferai coucher le soleil à midi et que j'enténébrerai la terre en plein jour". Le scénario est toujours le même : feu, foudre, éclairs, désordre cosmique, la terre tremble, les montagnes s'écroulent, etc. Déjà la destruction de Sodome et Gomorrhe, puis le déluge en avaient fourni la miniature. Hors de l'Ancien Testament, il y a une série d'apocalypses juives, celle de *Baruch*, le *livre d'Enoch*, etc... Le 4ème livre d'*Ezra* (*Esdras*) montre la venue du Messie qui surgit des profondeurs de la mer, détruit ses ennemis par le souffle de sa bouche et rassemble les hommes de paix.

Les Evangiles ont consacré le genre pour le christianisme. Le Christ, en montrant le Temple, fait de sa ruine, commentée avec les paroles du prophète Daniel ("l'abomination de la désolation établie dans le lieu saint"), le signe de la fin du monde. Celles-ci coïncidera avec son retour. Elle sera précédée de guerres, de famines, épidémies, de tremblements de terre. Aussitôt après le soleil s'obscurcira, la lune perdra son éclat, les étoiles tomberont du ciel, les puissances des cieux seront ébranlées. Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme (*Matth.* 24, cf. *Marc* 13, *Luc* 21, 25). Le modèle du genre est donné par l'*Apocalypse* attribuée à Jean. On y voit les anges faire descendre du ciel une faucille affilée pour "moissonner la terre": symbole du jugement (nous y reviendrons dans notre chapitre consacré la Faucille). On voit aussi le soleil noircir, la lune entière devenir rouge -sang et les étoiles tomber sur la terre "comme les

¹⁴ Isaïe 13, 10 ; 24,1, 18-19, 23 ; 33. Isaïe II, 65. Cf. Ezéchiel 38. Joël, 2, 2-1. Amos 5,16-20 et 9, 11-15. Zacharie, 12-14

fruits verts que laisse tomber un figuier secoué par gros vent", et toutes les montagnes et les îles sont délogées de leur site. Coups de tonnerre, éclairs, séismes, et puis ces signes fameux apparus dans le ciel : la Femme, et le Dragon qui balaie de sa queue le tiers des étoiles, et n'est autre que "le Serpent primitif, appelé Diable et Satan". Le Dragon, précipité à terre, se met à poursuivre la Femme, puis fait surgir la Bête de la mer. Alors les anges répandent sur la terre la coupe de l'indignation divine, le soleil est atteint de "surchauffe". La grande prostituée, Rome/Babylone (?), tombe, le Dragon enchaîné pour mille ans, sera juste déchaîné un instant avant d'être jeté dans l'étang de feu et de soufre auprès de la Bête, etc. Enfin apparaît la fiancée, l'épouse de l'Agneau, la Jérusalem céleste, qui manifeste la gloire éternelle de Dieu. La dernière scène du théâtre apocalyptique, c'est le *renouvellement cosmique*, "les nouveaux cieux et la nouvelle terre" : la mer disparaît, il n'y a plus de soleil, plus de lune, plus de nuit : "l'Agneau" est la lumière du monde...

3. Essai d'explication : les facteurs sociaux

Si les apocalypses sont un genre littéraire¹⁵, qui relève de procédés traditionnels, elles correspondent aussi à des événements contemporains de leur rédaction : conflits entre la Palestine et les autres nations, guerres désastreuses, invasions et occupations, déportations et révoltes, annonces de restauration démenties par les faits. Ainsi le passage apocalyptique du Livre de Daniel semble avoir été écrit pendant la persécution d'Antiochus Epiphane en 175-163 av. J.C. On date la rédaction d'Ezra IV d'après la destruction de Jérusalem en 70. Le point de départ de la mentalité apocalyptique est cherché aussi plus haut, dans le désappointement causé par les fautes morales des rois, ces "oints du Seigneur" de la maison de David. (Le crépuscule des dieux germaniques devrait sa genèse à une réaction comparable du paganisme nordique devant le triomphe du christianisme). L'espoir n'a plus de garants sur la terre et se porte aux extrémités de l'espace et du temps. L'attente eschatologique prend la relève du messianisme royal. Pour Jésus lui-même, la fin du monde, qui précède l'avènement du Messie, se superpose à la ruine de deux abrégés de l'univers : du Temple, et de son propre corps (Jean 2, 19). La dimension historique de sa "prophétie" (annonce de la destruction de Jérusalem par les Romains, suscitée par la révolte juive de 66 et achevée en 70 ; annonce de sa propre mort et de sa résurrection) est secondaire. L'important dans ces apocalypses n'est

¹⁵ Cf. le recueil *Apocalypse, The Morphology of a Genre*, Semeia 14, 1979. On y trouvera notamment les Apocalypses gnostiques. Et Freddy Raphaël, *Typologie de l'Apocalypse*, in *L'Apocalyptique, Etude d'Histoire des Religions*, Strasbourg.

pas la prophétie *ante* ou *post eventum*, mais la vision qui les inspire, et que ni la réduction du sacré au social, ni celle du social au sacré ne peuvent pleinement éclairer. Il est sûr qu'aujourd'hui la menace atomique et la perspective de "l'apocalypse nucléaire", encouragent ce genre de spéculations.

Les événements particulièrement tragiques auxquels le peuple juif a été soumis pouvaient sans doute susciter l'espérance d'un retournement de la situation quand la coupe de la vengeance divine serait épuisée et que Dieu, une fois punis les crimes d'Israël, voudrait à nouveau glorifier son peuple. Mais il y avait des malheurs qui duraient et dont on ne voyait pas la fin, car aucune victoire militaire, aucun rétablissement de l'état ne semblait plus possible. Des causes analogues avaient d'ailleurs pu jouer dans le monde grec, aux époques hellénistique et romaine, avec la perte par la cité de son indépendance, et l'attrait nouveau éprouvé pour les religiosités privées de substrat politique et marquées par le mysticisme. Dans les deux cas l'espérance collective quittait la terre. Elle devenait eschatologique. Le désespoir lui aussi prenait le visage et les dimensions du cosmos, atteint de désordres inouïs. La consolation viendrait à la fin des temps, après une ultime convulsion, avec le règne du Messie, les nouveaux cieux et la nouvelle terre. Des émigrés français ont eu ce genre de réaction devant la tourmente révolutionnaire... Le cosmisme est donc une extrémité de l'espoir et du désespoir, qui amène, soit dans une petite communauté, soit dans l'ensemble unifié de l'Empire, une spiritualisation de l'attente du salut collectif. Il a son parallèle chez l'individu, confronté aux affres de l'agonie et à la double perspective de la mort et de la survie. Il manifeste le besoin et l'obligation impérieuse qu'a la conscience religieuse de sortir du temps terrestre et de l'espace historique, par trop décevants ou sans issue, pour déboucher sur un temps éternel et un espace absolu, dont Dieu est le centre. Ce qui favorise cette vue, c'est que Dieu est de toute façon le maître du cosmos. De sorte qu'en inscrivant dans le cosmos les désordres de l'homme et du monde, leur commune agonie et leur restauration définitive, Dieu ne fait que manifester l'unité de son pouvoir, porté à un sommet final parfaitement symétrique du point initial.

Considérons cependant quelques conséquences de ce cosmisme religieux. Au début du christianisme, les croyants attendaient cette fin du monde et ce retour du Christ qu'après la Résurrection, ils imaginaient tout proches. Mais ce retour ne venait pas, ce qui faisait question. La deuxième *Épître* de Pierre, après avoir raisonné, on l'a vu, sur l'eau primordiale et sur le feu des derniers temps, esquisse une réponse. À l'origine, "les cieux existaient, ainsi qu'une terre que la parole de Dieu avait fait surgir du fond des eaux, au moyen de

l'eau, et par ces mêmes causes le monde d'alors périt dans l'engloutissement des eaux". Or les cieux et la terre d'à présent sont gardés par la même parole divine et réservés pour le feu, au jour du jugement et de l'anéantissement des impies". Il suffit donc de se rappeler, pour prendre patience, qu'un jour du Seigneur est comme mille ans et mille ans sont comme un jour (3, 5-8). Mais ces sages conseils n'étaient pas forcément suivis d'effet. Car la mentalité apocalyptique dictait bien plus que des interrogations spirituelles, elle déterminait des conduites pouvant occasionner des troubles sociaux. On a dit qu'elle avait inspiré indirectement les Croisades, tentative pour faire de la Jérusalem terrestre le centre du monde nouveau annoncé par l'Apocalypse. Elle a suscité des attentes anxieuses, comme celles des millénaristes, inspiré la prédication de Melchior Hofmann (mort en prison à Strasbourg, ville que le Christ avait choisi selon lui pour établir son royaume) et les anabaptistes de Munster, elle s'est répandue parmi les peuples du Tiers-Monde, qui cherchent une "couverture" sacrée pour leur "décolonisation". D'ailleurs le renversement "divin" des valeurs sociales (lieu commun biblique, du cantique d'Anne au *Magnificat*) a toujours favorisé l'attente du renouvellement cosmique. Les vieux-croyants russes du *raskol* persécutés, convaincus que l'Etat, en proie à l'Antéchrist, incarnait le règne de la Bête, se sont livrés collectivement aux flammes, enfermés dans leurs séchoirs à grains. D'ailleurs la mentalité eschatologique n'a pas cessé de jouer un rôle fondamental dans la Russie orthodoxe, et a même, selon Berdiaev, facilité l'acceptation de la Révolution d'Octobre, la diabolisation marxiste de la lutte finale contre l'ordre capitaliste et l'attente d'un nouvel âge. L'interprétation du chaos révolutionnaire comme une *stikhijnost'* (participation aux forces élémentaires de l'univers), qui a tenté alors certains écrivains, assurait la conformité de cette psychologie avec l'ordre de la nature. Alexandre Blok en avait fourni l'ébauche dans les *Douze*, qui soumettent à la loi élémentaire de l'automne et d'un vent planétaire l'écroulement du vieux monde, prélude à l'avènement du Christ.

Mais revenons en arrière, à la grande persécution des chrétiens sous Néron, après l'incendie de Rome. On a dit que la prédication apocalyptique avait aidé à les faire accuser d'avoir "la haine du genre humain" et à légitimer leur condamnation. Ainsi Tacite met cette haine au premier plan, et fait passer au second l'accusation de complicité avec les incendiaires.¹⁶ N'était-il pas réellement tentant,

¹⁶ *Haud perinde in crimine incendii quam odio generis humani convicti sunt, Annales*, XV 44. On peut comprendre que les accusateurs ont procédé à un amalgame et mis en avant, alors que la responsabilité des chrétiens n'était pas démontrée, une culpabilité globale tirée des aspects apocalyptiques de la doctrine :

pour certains chrétiens (des "illuminés" certes, mais il y en avait beaucoup ; et Tacite mentionne "ceux qui ont avoué") d'accueillir un feu qu'ils attendaient, sinon de favoriser la propagation de l'incendie dans la capitale de l'Empire, symbole du cosmos tout entier soumis au démon et que le feu devait faire disparaître ? Bien sûr, celui que l'opinion avait accusé d'abord, c'était l'Empereur -monté sur la tour de Mécène pour jouir du spectacle, il aurait célébré sur sa lyre, en chantant ses propres vers, comme l'épopée finale d'une nouvelle Troie : la destruction par les flammes de la Ville Eternelle. La postérité n'a retenu que ce présumé coupable, ce Néron-César, dont les lettres, en symboles numériques hébraïques additionnés, pouvaient former 666, le "chiffre de la Bête". Faut-il ignorer pour autant l'autre extrémité probable du spectacle ? Deux visions opposées ont pu se rejoindre dans les flammes, et y inscrire leur symétrie hallucinante : la vieille apocalypse troyenne -cas particulier de la mythologie théâtralisée à la mode, adoptée par un Empereur né acteur, qui contemplait la mer de feu avec les yeux de Lucrèce : *suave mari magno*- et la jeune apocalypse chrétienne, dont les Elus attendaient la réalisation imminente...

4. Scénarios modernes

Nous ne dirons qu'un mot des apocalypses modernes, plus présentes à nos esprits et plus totales que jamais en raison de la menace nucléaire. Mais la déchristianisation fait que les catastrophes (les Hiroshimas, les Tchernobyls¹⁷), lointaines ou isolées dans notre monde occidental, ont un impact religieux limité. L'esprit apocalyptique, en dehors des sectes (parfois disposées à anticiper l'apocalypse attendue par un suicide collectif), est surtout présent dans les livres : la mort par ou dans le cosmos fait partie des

la destruction du monde par le feu aurait manifesté la "haine du genre humain", crime irrémissible...

¹⁷ Un écrivain soviétique, cité anonymement par le *New York Times* du 26 juillet 1986, a commenté publiquement le drame de Tchernobyl', et notamment la pollution des eaux, en lisant un passage de l'*Apocalypse* (8, 10-11) : "Il chut du ciel une grande étoile qui flambait comme une torche ; elle tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources. Cette étoile s'appelle "Absinthe". Ainsi le tiers des eaux tourna en absinthe et bien des gens moururent d'avoir bu de ces eaux empoisonnées". Après quoi l'écrivain saisit un dictionnaire russe-ukrainien, et, sous le mot russe signifiant absinthe (polyn'), lut son équivalent ukrainien... *tchernobil'*, nom d'une plante à la saveur amère (mais selon d'autres dictionnaires la "gentiane" et non l'absinthe...). Le signe cosmique et sacré trouvait une application non seulement historique, mais géographique, confirmée par un signe linguistique, "irréfutable"...

scénarios de la science-fiction.¹⁸ Ces apocalypses contribuent à former l'imagination des enfants, qui n'ont plus comme les Grecs le secours d'une mythologie divine, ni même comme leurs prédécesseurs, celui d'une mythologie chrétienne, pour donner un sens à l'univers. Elles sont vulgarisées par de nombreux films et entrent dans l'imaginaire américain : ainsi voit-on la mort arriver du cosmos, avec l'appui des images de cinéma hollywoodiennes, sur Los Angeles. Les villes américaines en effet invitent à la terreur devant la double démesure des fantasmes qu'elles incarnent : gigantisme et misère, richesse et déshérence, technologie et drogue, messianisme et criminalité. Nous citerons seulement en guise de conclusion sur ce chapitre, le recueil de Thomas Merton *Figures for an Apocalypse* (1947) avec *In the ruins of New York* vision lunaire de la destruction de la cité monstrueuse, punie et foudroyée par le ciel. Le moine-poète nous montre ensuite le décor champêtre qui s'installe sur les ruines des gratte-ciel, Manhattan envahie par l'herbe, les arbres et les fleurs, les oiseaux qui chantent dans les aubépines de Park Avenue, les poissons qui se promènent tranquillement dans les souterrains inondés du métro. Enfin il campe au milieu de ce paysage, où la nature a effacé les constructions coupables de l'homme, en guise de *happy end* une projection de son moi : un ermite qui utilise les pierres de la ville détruite pour se construire une cabane et rendre aux solitudes de la terre le Dieu que la société a perdu en se perdant elle-même.

C'est ainsi que l'homme, de la naissance à la mort, confronte le cosmos à sa destinée. L'instinct qui préside à cette confrontation -et dont les chapitres qui suivent donneront beaucoup d'autres exemples- est fondé sur une intuition de l'unité du monde. Il apporte à l'individu, toujours prisonnier de ses marques physiques, sociales et culturelles, "jouet et victime" de sa "vie particulière" (comme dit le poète russe Tioutchev), la communion exaltante du corps et de l'âme avec la vie universelle. Il libère le sacré des faiblesses liées à son conditionnement historique, tend à donner une dimension ontologique à l'amour, à la mort, au mystère du bien et du mal, développe en nous le respect de l'environnement, la poésie et le sentiment de la nature, le détachement du présent et la quête d'un devenir sans frontières. C'est un garant de simplicité et un réconfort au milieu des artifices qu'entraînent souvent pour les individus la vie urbaine, les excès de la technique, la tyrannie exercée sur l'homme par son incapacité à contrôler ses conquêtes. Sa vision synthétique est plus suggestive que la poussière des analyses et des abstractions.

¹⁸ Cf. Louis-Vincent Thomas, *Civilisations et divagations*, Mort, fantasmes, science-fiction, Payot, Paris 1979. Le même auteur a publié une *Anthropologie de la mort*.

Il donne au temps une dynamique, un pouvoir de métamorphose incomparables, rassemble en un tout le passé, le présent et l'avenir, fournit aux civilisés une mentalité globale qui les met dans la continuité des temps et des peuples primitifs. Enfin sa confiance dans la pensée analogique ne s'oppose pas nécessairement à la science et peut ouvrir la voie aux hypothèses, les humaniser et les achever.

Ses dérives n'en sont pas moins graves. La religiosité qu'il développe est entachée de superstitions et sa recherche des signes étouffe le sens du réel. Les conduites qu'il inspire risquent d'être aberrantes ou antisociales, et ses communions impersonnelles peuvent faire oublier, parfois tragiquement, les exigences de la fraternité humaine. Il tend à soumettre l'homme et le monde à une unité forcée, qui empêche de sérier les problèmes et d'assurer à l'action, à la science et à la pensée, leur objectivité, leur liberté et leur indépendance.

Sans doute a-t-il connu, au cours de sa longue histoire, des phases d'épanouissement et de récession. Tout semble indiquer qu'aujourd'hui, dans notre monde agrandi mais menacé, sur la lancée de la science et de ses applications à l'espace, sur les traces à demi effacées des idéologies et des dogmes religieux, dans le grand brassage humain de nos mégapoles, il peut prendre une place restée dangereusement vide, ou du moins laissée en "jachère" et abandonnée au désordre des improvisateurs... Il est donc plus que jamais "incontournable", et devrait connaître un nouvel essor.

*

SUMER :

Le pays des deux fleuves

JEGUES-WOLKIEWIEZ Ch.
Laboratoire d'Ethnologie, Université de Nice

SUMER : LE PAYS DES DEUX FLEUVES

JEGUES-IUOLKIEUIEZ C.

SA SITUATION GEOGRAPHIQUE.

Au fond du Golfe Persique, se trouve la Mésopotamie dont le nom a été inventé par les historiens grecs. Il signifie le "pays entre les deux fleuves". C'est une sorte de plate-forme, un seuil entre les deux immensités de l'Orient et de l'Occident. En forme de triangle dont les angles seraient actuellement la ville d'Alep, le lac d'Urmiah et l'embouchure du Shatt El-Arab, sa surface est d'environ 240 000 Km². On dit que la riche et fertile Mésopotamie est un don des fleuves jumeaux car cette plaine alluviale située entre le Tigre et l'Euphrate est sans égale entre les régions désertiques situées entre le Nil et l'Indus. Son climat qui est "subtropical sec" a des températures qui atteignent 50° C à l'ombre, et cette région est arrosée seulement par 25 centimètres de pluie en hiver. L'irrigation des terres dépend donc presque exclusivement de l'apport des deux fleuves.

La Mésopotamie est le lieu de passage de deux sens contraires de circulation, l'Orient et l'Occident, qui chacun l'obligent à leurs influences particulières. Ses habitants ont fait du commerce très rapidement puisqu'ils ont eu avant l'époque historique, accès à ces deux mondes si différents.

UN PEU D'HISTOIRE.

Il semble que l'on ne puisse jamais savoir le mouvement des populations paléolithiques et néolithiques qui se sont succédées au Proche-Orient, en Europe, et en Asie. Au VI^{ème} millénaire une lente formation de ce territoire mésopotamien s'est faite. Du Nord au Sud la Mésopotamie s'est peuplée d'ethnies inconnues.

Des tablettes décryptées grâce à Kramer, et datant de la période entre -2300 et -1800, évoquent des vaisseaux venant des pays nommés alors DILMUN, MAGAN et MELUHHA, qui se seraient amarrés dans les ports d'UR, et d' AGADE, après avoir navigué sur la mer "Amère" ou "Inférieure"⁽¹⁾. Georges Roux, dans son article : "Les Sumériens sortaient-ils de la mer ?", nous dit que les toutes dernières recherches ont permis d'une façon quasi certaine de situer ces trois pays comme étant l'île de BARHEIM pour le premier, le pays d'OMAN riche en cuivre pour le deuxième, et la région de l'INDUS pour le troisième. Ayant eu la chance de visiter personnellement OMAN en Octobre 94, nous avons pu constater l'amplitude des fouilles et des travaux de recherche permettant d'envisager cette hypothèse.

Différentes théories sont avancées quant à la structure de la population. De toute façon, aussi loin que l'on puisse remonter, on parle deux langues très différentes en Mésopotamie. Le sumérien et l'akkadien qui est de souche sémite. Nous voici donc en face d'une civilisation qui est dynamique car elle est composite. En effet, les sumériens, qui n'étaient pas des autochtones, seraient venus très probablement du nord-est au cours du IV^{ème} millénaire pour occuper le pays du Tigre et de l'Euphrate. Les sémites par contre plus nombreux auraient pris racine en Syrie.

Puis au cours de cette osmose, de ces échanges, se sont formées des cités-états indépendantes, qui rapidement ont su s'enrichir par le commerce et la guerre avec les pays des alentours.

De nombreuses dynasties se sont succédées au cours des siècles dans les grandes cités-états telles que Ur la patrie d'Abraham qui n'a cessé d'être habitée que deux siècles avant notre ère, et dont le cimetière royal au cours des fouilles s'est révélé ruisselant d'or. C'est à Ur que Shulgi régna pendant 48 ans sans rencontrer un adversaire à sa mesure, réussissant à laisser le souvenir d'une race indomptable de la "Mer Supérieure" (Méditerranée) à la "Mer Inférieure" (Golfe Persique). Lagash, Uruk, le royaume de Gilgamesh héros de légende dont la déesse Ishtar tomba amoureuse (cf. infra). Eridu, la plus ancienne de toutes les cités, celle où les rois "descendaient du ciel" a permis de faire apparaître non seulement la préhistoire mais aussi la protohistoire. Un

1 C'est ainsi qu'était nommé le Golfe à cette époque.

de ses rois, Urukagina vers -2630 fit la première démarche juridique connue. C'est en 2016 av. J.C. que pris fin avec IBI-SIN cette dynastie si puissante des Sumériens. Seule la langue (de type dit agglutinant) subsistera dans le domaine religieux.

La dynastie amorrite de Babylone lui succède. La renommée de Hammurabi, le roi le plus illustre de cette lignée qui a régné de 1792 à 1750 avant J.C., a réussi à venir jusqu'à nous. Il a réuni autour de Babylone le pays tout entier en un royaume unique que ses successeurs sauront maintenir. Il édicta le plus ancien code législatif écrit. Gravé sur une stèle il fut découvert en 1901 à Suse (Ville de l'Iran actuel).

Mais SUMER, c'est l'aube de l'histoire puisque c'est là que commence l'écriture vers 3200 avant J.C. Le plus ancien corpus de "belles lettres" qui y ait été découvert, à Fâta-Abû Salâhbîh date des environs de -2600, ce qui lui donne toutes chances de n'avoir guère eu de précédent ⁽²⁾

L'ÉPOPÉE DE GILGAMESH⁽³⁾

Raison de notre intérêt pour ce texte.

Cette légende nous intéresse, par le fait que son existence a été antérieure à l'époque que nous étudions. Dans les différents passages nous parlant de la fabrication des armes, des objets utilisés lors des rituels, on y voit les forgerons au travail de l'or, des pierres précieuses et du cuivre. On se trouve donc au Chalcolithique. Si le bronze avait existé à cette époque en ce lieu, il aurait probablement été travaillé par les forgerons au service du roi d'Uruk. En effet celui-ci ne pouvait qu'utiliser pour les combats qu'il engageait, les armes les plus solides de l'époque.

Cette antériorité d'au moins 800 ans par rapport aux gravures de la région du Bégo, nous démontre l'existence au cours du Chalcolithique et à fortiori du Bronze Ancien de notre région, du schème du taureau dans le ciel étoilé de ce peuple de voyageurs conquérants.

Quantité de détails permettent à l'ethnologue et à l'historien d'avoir des renseignements sur la société, l'histoire, la vie quotidienne et religieuse des sumériens. Mais de plus, lorsqu'on lit ce texte en faisant une recherche sur le sens des symboles représentant les dieux, les mesures de temps et d'espace, et qu'on les met en relation avec la réalité

2 J. BOTTERO « *Lorsque les Dieux faisaient l'Homme* » p. 95

3 Les noms propres sont écrits de différentes façons car les textes sont la compilation de tablettes de différentes origines donc de langues différentes.

astronomique de l'époque, on y trouve la preuve qu'en cette période lointaine, la connaissance des positions des corps célestes et de leurs mouvements, était suffisamment scientifique pour nous démontrer l'existence de longs siècles d'observations. On y voit aussi déjà l'intérêt quotidien des hommes suscité par les astres du ciel qu'ils avaient anthropomorphisés, auxquels ils avaient prêté des qualités et des défauts, qui sont encore de nos jours des images vivantes des processus inconscients que les psychologues appellent "projections". À notre époque, ce reflet des préoccupations protohistoriques est arrivé jusqu'à nous par l'intermédiaire des symboles astrologiques qui sont les derniers bastions des religions antiques. Ils démontrent ainsi le lien qui a existé entre ce qui fut le tout début de la science dans le monde et l'imaginaire d'une culture qui a été très certainement à l'origine de la "révolution" ou de l'organisation néolithique de notre Europe. Nous allons donc tenter après sa présentation, de décoder le texte symbolique et d'en donner quelques explications astronomiques.

Le contexte de l'oeuvre.

Gilgamesh qui était roi d'Ourouk, le cinquième de la dynastie post diluvienne, accomplit son règne au XXVIII^{ème} siècle avant J.C. Outre ses exploits, il renforça sa puissance politique par des témoignages matériels tels que la restauration de sanctuaires importants et des remparts de la ville. Grand constructeur, il a fait d' "Ourouk l'enclos" une place imprenable. Cette ville entourée d'un mur de neuf kilomètres et demi⁽⁴⁾ est flanquée de neuf cents tours. Le site de cette ville antique dont l'appellation moderne est Warka, se trouve entre Bagdad et Bassorah. Il est le plus important de la Mésopotamie pour plusieurs raisons : sa taille, sa durée d'occupation qui est d'environ cinq mille ans, mais aussi par les découvertes archéologiques et épigraphiques faites en ce lieu. La ville est issue du rattachement des deux bourgades : Kullaba à l'ouest qui possédait une ziqqurat protégée par le dieu Anu, et Eanna à l'est sous la protection de la déesse Innana (Ishtar-Vénus). Cette bourgade avait en son centre une ziqqurat dans les profondeurs de laquelle les archéologues ont pu mettre au jour en 1943, sept temples juxtaposés ou superposés datant de la période d'Uruk (-3750 à -3150). En effet, cette ville a pris une telle importance au cours du quatrième millénaire (en deux siècles le nombre de ses habitants et des villages alentours a été multiplié par dix), que la période a pris le nom de cette ville. C'est au cours de cette période que le sceau-cylindre⁽⁵⁾ supplante

4. Ces nombres, comme dit précédemment, nous semblent symboliques. Il faut peut-être faire un rapprochement avec la moitié du cycle de la lune nommé cycle de Meton ?

5. Petit objet cylindrique, en pierre ordinaire ou semi-précieuse (agate, lapis-lazuli), long de 2 à 8 centimètres, gros comme le pouce, à la surface de laquelle est gravé un motif qui s'imprime et se reproduit à l'infini lorsqu'on le déroule sur de l'argile humide.

le sceau-cachet. C'est également à cette époque et en ce lieu qu'ont pris naissance un nombre impressionnant d'innovations majeures : la roue, la voile, l'araire, la production industrielle de vaisselle et d'objets en métal, etc...

Cette légende était vivante au cours de la période du Bronze Ancien. Nous avons vu Shulgi roi d'Ur, parcourir les mers. Et lorsqu'on sait que c'est Sargon I qui fut de -2340 à -2284, le roi de l'empire akkadien, empire qui avait succédé à celui de SUMER, on peut affirmer qu'à une époque antérieure à celle qui nous intéresse au Bégo, le schème du taureau était déjà projeté dans le ciel par des populations qui ont fortement influencé le bassin méditerranéen. En effet, Sargon fut celui que l'on appelait le "Souverain des quatre parties du monde". Et ses conquêtes l'ont fait voguer sur la "mer Supérieure", notre Méditerranée.

C'est de la période sumérienne, (entre -2900 et -2500) ⁽⁶⁾ que "l'Épopée de Gilgamesh", qui est sans conteste l'oeuvre littéraire la plus célèbre de l'antiquité mésopotamienne a pu parvenir jusqu'à nous. De tous les mythes c'est celui qui est un des plus anciens. Différents exemplaires ont été découverts dans de nombreux sites de la Mésopotamie : Ourouk, Sippar, Sultantepe, Tell Harmal, Ashsour, Boghaz-Köy, Megiddo,... Tous sont issus d'époques différentes et de langues différentes (akkadien, hourrite, hittite) prouvant par là même sa large diffusion dans le Proche Orient ancien. L'épopée acquit sa forme akkadienne (différents épisodes formant un ensemble structuré) dès le début du II^{ème} millénaire. Elle est composée de 12 chants ⁽⁷⁾ ou tablettes de 300 vers environ chacun. L'exemplaire le plus complet provenant de la bibliothèque du roi Ashshurbanipal (VII^{ème} siècle avant J.C.), fut celui trouvé à Ninive. Il est la dernière version de cette épopée qui est composée de tous les apports successifs des époques antérieures des différents peuples qui au début firent se perpétuer la légende oralement. Il n'y a plus de doute actuellement pour personne, ceux qui ont écrit la Bible en avaient non seulement connaissance, mais peut-être même avaient sous les yeux les tablettes de cette épopée.

"Les hommes de la Bible n'ont pas échappé à la fascination exercée par l'aventure de Gilgamesh. Aujourd'hui, nous sommes loin des réactions passionnelles provoquées par les rapprochements jugés

6. G.ROUX. "La Mésopotamie" p. 107. "Un des peuples nombreux et variés, qui ont occupé cette région privilégiée qu'était le Proche-Orient dès le Paléolithique supérieur ou le Néolithique. En d'autres termes, ils ont peut-être toujours vécu en Iraq, sans qu'on puisse préciser davantage."

7. Nous allons rencontrer tout au long de cette épopée, et nous le voyons même dans la présentation du texte, des chiffres symboliques. Mais bien sûr nous n'allons pas nous attacher à décrypter le tout. Nous nous intéressons essentiellement à la partie du texte qui nous indique la position du ciel au moment des équinoxes et l'importance du taureau céleste.

scandaleux à l'époque entre Gilgamesh et les premiers chapitres de la Genèse. La publication de la littérature sumérienne et akkadienne, déchiffrée depuis peu, faisait apparaître des contacts entre ces récits et la Bible. Dans le climat de polémique des années 1900, certains proclamaient sans nuance "la grande supercherie" de la Bible reconnue coupable de plagiat sur les écrits sumériens plus anciens. L'expression est du célèbre assyriologue DELITZSCH qui fit une conférence retentissante en 1902 au titre allemand explicite et provoquant : BABEL UND BIBEL"⁽⁸⁾

Au cours des siècles, Gilgamesh atteignit une telle dimension mythique qu'il devint un dieu des Enfers dans la littérature religieuse. **Nous allons voir que c'est à la suite de ses aventures que les dieux ont placé le Taureau dans le ciel.**

La première et la deuxième tablette nous présentent Gilgamesh et Enkidou, puis leur rencontre. La troisième nous montre leur décision d'aller combattre Houmbaba le gardien de la forêt de Cèdres. C'est la première étape de Gilgamesh. La quatrième et la cinquième tablette nous font voir le départ et la route puis le combat contre Houmbaba. La sixième tablette nous raconte la deuxième étape de Gilgamesh, celle du combat qu'il livre avec son ami Enkidou contre le "Taureau céleste" de la déesse Ishtar. Mais les deux amis ayant dépassé leur condition humaine en s'attaquant aux dieux, sont punis. La septième et la huitième tablette nous font voir l'agonie et la mort d'Enkidou et à la neuvième tablette nous partons avec Gilgamesh à la recherche de l'immortalité. La tablette dix, nous contera la rencontre de Gilgamesh avec Sidouri le nautonier et Outanapishtim, la onzième nous fera vivre le déluge et la douzième nous fera visiter le monde infernal ⁽⁹⁾. Mais pour les besoins de notre recherche, bien que l'épopée relate en fait quatre étapes, nous n'en présenterons que trois.

Présentation de Gilgamesh et de son compagnon Enkidou.

(vers 1 à 6, colonne I, tablette I) :

*"Je veux faire connaître celui qui a tout vu sur la vaste terre,
Qui a tout connu et tout compris,*

8. MALABRAN-LABAT F. "Gilgamesh". Documents autour de la bible .p. 4.

9. Nous pouvons encore observer la corrélation entre le symbolisme des nombres en relation avec le sens des maisons du zodiaque, et le sens du texte: 8 pour la mort, (8 ème signe : Scorpion signe de mort) 9 pour la recherche de l'immortalité (9 ème signe : Sagittaire signe de l'élévation spirituelle), 12 pour le monde infernal (12 ème signe : Poissons ou enfer du zodiaque). Nous avons bien sûr douze tablettes, puisque douze signes du zodiaque.

*Celui qui a percé l'ensemble de tous les mystères,
Gilgamesh, le maître de toute sagesse à l'universel savoir :
Il a contemplé le Secret et découvert le Caché ;
Il nous a transmis des connaissances d'avant le déluge"...*

Gilgamesh fut un véritable héros puisque à la colonne II de la première tablette, dès le début l'auteur akkadien a écrit :

*"En lui, deux tiers sont divins, un tiers humain ;
Sa stature fut créée par les dieux
Et sa mère Ninsoun le dota de la beauté"...*

Puis des vers 234 à 237, colonne I de la tablette II :

*"Comme un être unique
Ta mère t'as mis au monde,
Elle, la Taure de l'Enclos,⁽¹⁰⁾
La déesse Ninsoun
Il est juste d'avoir élevé ta tête au-dessus des autres dieux
Et que le dieu Enlil t'ait donné en destin
La royauté sur les humains"...*

On peut constater ici, que la déesse est une "Taure". Au début de l'épopée, Gilgamesh est un tyran. Il opprime son peuple et en possède toutes les femmes. Devant les plaintes incessantes de ce peuple le dieu Anou,⁽¹¹⁾ demande à la déesse qui a conçu Gilgamesh de fabriquer un homme qui soit son égal, pour être son rival, puis son ami. Gilgamesh sera averti de l'arrivée de ce protecteur par des songes prophétiques. Il rêve de l'arrivée d'un bloc de pierre qui tombe du ciel. Ce passage nous permet d'apprendre le lien qui existait dans l'inconscient des hommes entre les étoiles, le dieu du ciel Anou, et la pierre vue comme symbole de l'esprit de l'homme : (vers 40, colonne V, tablette I.) :

*" Elle, Ninsoun, la sage, la docte, l'omnisciente, dit à Gilgamesh :
"Les étoiles du ciel, ce sont tes compagnons,
Ce qui, comme un roc d'Anou, t'est tombé,
Que tu as tenté de soulever mais qui était trop fort pour toi,
Que tu as tenté de renverser mais que tu n'as même pas pu ébranler,
Que tu as déposé à mes pieds,
Et dont je fis ton égal,
Que tu as caressé comme une épouse,*

10. L'Enclos est la partie de la ville d'Ourouk délimitée par la muraille : bâtiments et jardins.

11. Anou, Anu (en akkadien), An (en sumérien) ou Anum est le dieu Sumérien du ciel. Il est le premier des dieux dans le temps et dans l'espace et fait partie de la triade : Anu, Enlil et Ea. Il est le père du dieu Adad qui est le maître de l'orage et de la foudre.

*Cela signifie un homme fort, un compagnon capable de sauver son ami,
Qui, plein de vigueur, sera la force du pays ; [...]
C'est qu'il ne s'abandonnera pas.
Voilà le sens de ton rêve."*

Interprétation freudienne avant la lettre !

Ensuite Gilgamesh rêve d'une hache, et sa mère lui fait la même interprétation. Ils donnaient donc à la hache (qui peut-être était de pierre) le même symbolisme de force, de vigueur qu'à la pierre. Forces à comparer à celle de l'homme qui va venir, force du Pays également.

On peut ainsi se rendre compte que les sumériens faisaient une relation entre la hache, les pierres, les rochers et le ciel étoilé du dieu An, le premier de leurs dieux qui était souvent représenté sous la forme d'un taureau.

"Son nom s'écrit avec le signe en forme d'étoile qui signifie à la fois "ciel" (an) et "dieu" (dingir en sumérien, ilu(m) en akkadien⁽¹²⁾).

De plus le fait que son nom commence par un A indique qu'il est un dieu primordial, et l'on sait que le A première lettre de l'alphabet, a été formé par une paire de cornes de taureau renversées.

Enfin, il faut prendre note que les dieux en ce lieu et au cours de cette période étaient souvent assimilés à des taureaux. Le Dieu Adad (ou Hadad) était porteur de cornes de taureau et Gilgamesh est souvent représenté avec les cornes de ce bovidé, ce qui semble normal puisqu'il est le fils de la "Taure de l'enclos" Ninsoun, la grande prêtresse du dieu Anou. Voyons ce que nous dit Mircéa Eliade dans son ouvrage "Histoire des croyances et des idées religieuses" à propos de ce symbole⁽¹³⁾

" Dès la plus haute antiquité, l'insigne caractéristique des êtres divins était une tiare à cornes. A SUMER, donc, comme partout au Moyen-Orient, le symbolisme religieux du taureau, attesté depuis le Néolithique, s'était transmis sans interruption. Autrement dit, la modalité divine, était définie par la force et par la "transcendance" spatiale, i.e. le ciel orageux où retentit le tonnerre car le tonnerre était assimilé au beuglement des taureaux. La structure transcendante céleste, des êtres divins est confirmée par le signe déterminatif qui précède leurs idéogramme, et qui représentait à l'origine une étoile. D'après les vocabulaires, la signification propre de ce déterminatif est "ciel". Par conséquent, toute divinité était

12 G. ROUX « La Mésopotamie » p. 113

13. M. ELIADE. p 69.

imaginée comme un être céleste ; c'est pourquoi des dieux et des déesses rayonnait une très forte lumière".

Faisons maintenant connaissance avec Enkidou⁽¹⁴⁾ l'homme créé par la déesse Arourou : Tout d'abord qui était-il et d'où venait-il⁽¹⁵⁾ ? (vers 34, colonne II, tablette I.) :

*"Arourou lava ses mains, découpa un pâton d'argile et cracha dessus.
Dans le désert elle créa Endidou, le preux, créature du silence, parcelle du dieu Niourta.
Il était velu sur tout le corps ; sa chevelure avait la luxuriance de celle d'une femme,
Son abondante toison avait poussé drue comme les blés.
Il ne connaissait ni les humains ni même les pays civilisés ; il était vêtu comme Shakkan ;
En compagnie des gazelles, il se nourrissait d'herbe.
Avec les hardes, il étanchait sa soif aux points d'eau pure."*

Enkidou est donc la représentation parfaite de l'homme des premiers âges, avant même le Mésolithique peut-être. En tout cas il est celui qui vivait sans organisation sociale, solitaire en symbiose avec l'animal. Il ne connaissait même pas sa mère. Dans le texte, par la connaissance d'une femme "fille de joie" qui sur ordre de Gilgamesh vient le surprendre lorsqu'il va boire au point d'eau, à l'aide de ses charmes elle "l'ensorcèle". Enkidou apprend alors ce qu'est la vie civilisée : une femme, du pain, de la bière. Il va se laver, se vêtir, prendre les armes pour combattre les animaux, protéger les autres hommes. Il apprend à vivre non seulement en couple, mais aussi en société. Il acquiert la connaissance "du bien et du mal". On a l'impression en quelques lignes, après un mythe de création, de voir le passage à travers les temps de l'homo Erectus solitaire, à l'homo Sapiens qui vit en groupe, devient sédentaire, qui déjà a domestiqué les animaux, et se nourrit de produits fabriqués comme le pain et la bière. On se trouve ici peut-être en présence d'un récit mythique narrant la rencontre de l'homme du Néolithique, de sa vie sédentaire, religieuse, sociale, avec l'homme chasseur cueilleur qui ne connaît pas encore cette vie. C'est semble-t-il, la description de l'affrontement de deux cultures et finalement le récit de leur fusion amicale par échange réciproque de services rendus (vers 95-110, colonne I, tablette II).

*"Du pain, Enkidou en mangea
Jusqu'à satiété."*

14. Dans le texte soit Enkidou en sumérien, soit Endidou en akkadien. La syllabe "ki" du nom sumérien nous apprend qu'il est issu de la terre.

15. Arourou est la grande déesse qui a déjà créé Gilgamesh. Ninourta est le dieu de guerre. Shakkan est le dieu des troupeaux et des bêtes sauvages.

*De la bière, il en but
Sept fois à la cruche.
Son coeur se détendit.
Il se mit à chanter joyeusement
Et ses traits s'éclairèrent.
Il frictionna d'eau
Son corps hirsute
Et se frotta d'huile.
Alors il ressembla à un homme.
Il revêtit un vêtement,
Et fut comme un époux.
Il prit son arme
Et se mit à combattre les lions.
La nuit, les pasteurs purent rester couchés.
C'est lui qui massacrait les lions;
Du sommeil des vieux bergers,
Enkidou était le gardien,
Homme toujours en éveil,
Guerrier unique."*

On le verra ensuite ne pas accepter la tyrannie de Gilgamesh car il n'a pas encore acquis les vices de la vie en société. Il voudra alors lutter contre lui car il a acquis des valeurs morales, puisque son esprit s'est éclairé. Il va à Ourouk l'enclos et combat Gilgamesh (vers 212, colonne I, tablette II).

*"Enkidou s'élança contre lui
Et ils s'affrontèrent sur la Grand Place du pays.
Enkidou barra la porte avec son pied
Pour en interdire l'accès à Gilgamesh
Ils s'empoignèrent et, tels des taureaux,
ils s'arc-boutèrent.
Ils démolirent les montants de la porte
Et le mur vacilla."*

On peut remarquer une fois de plus la force qui est le qualificatif des taureaux. Observons également que si une image évoquant la puissance et la force doit être évoquée pour le sens du texte, déjà à cette époque, l'auteur de l'épopée choisissait celle de cet animal, tout comme nous le faisons chez nous encore actuellement.

On constate l'urbanisation et la sédentarisation puisqu'il y a une grande place. La ville possède des portes, elle est donc défendue. On verra même plus loin que la ville d'Ourouk possède sept portes. Il faut remarquer que le chiffre sept était un chiffre sacré tout comme dans les traditions des cultures plus récentes, pour arriver finalement à notre culture actuelle qui a conservé ce symbolisme. Ainsi, nous avons vu plus haut Enkidou boire sept fois, et nous parlerons plus loin des sept

éclats. Ourouk est la ville des sept sages,⁽¹⁶⁾ et Gilgamesh accompagné de Enkidou combattra les sept épouvantes. Houwawa est vêtu de sept tuniques qui le rendent invincible. C'est l'auteur des notes et traductrice du texte⁽¹⁷⁾ qui nous dit :

"Le chiffre sept a une valeur symbolique : il représente l'universalité et définit un espace déterminé de temps ou d'espace, un tout. Il marque une limite : une fois que celle là est franchie commence irrévocablement quelque chose de fondamentalement différent."

(Nous savons bien sûr que pour notre hémisphère à latitude positive, dans le zodiaque le septième signe est celui qui marque l'équinoxe d'automne, lieu de passage du soleil qui à partir de ce moment pénètre dans l'hémisphère céleste sud, et commence sa chute automnale, jusqu'au moment où il pourra passer la porte solsticielle de l'hiver au plus bas de cet hémisphère ce qui lui permettra de remonter haut dans le ciel.)

C'est ensuite la bataille terminée par la paix entre les deux combattants. Mais c'est aussi la reconnaissance d'une certaine supériorité de la part de l'homme chasseur-cueilleur pour le sédentaire puisque nous pouvons lire :

*"Comme un être unique
Ta mère t'as mis au monde,
Elle, la Taure de l'Enclos,⁽¹⁸⁾
La déesse Ninsoun
Il est juste d'avoir élevé ta tête au-dessus des autres dieux
Et que le dieu Enlil t'ait donné en destin
La royauté sur les humains".*

Gilgamesh et Enkidou devenus des amis allieront leurs forces et tous deux iront de victoire en victoire...

Lutte contre le géant Houmbaba.

Résumons rapidement cette étape : Gilgamesh voudra prouver sa force en allant dans la montagne de la forêt de Cèdres, site tabou, dont le gardien du seuil est doté d'une force terrifiante pour empêcher quiconque de gravir cette position sacrée. Au début Enkidou n'est pas tellement d'accord pour entreprendre cette expédition, mais il finit par

16. Ainsi, les sept sages de l'antiquité grecque, auraient un antécédant à Ourouk.

17. F.MALBRAN-LABAT. p. 20.

18. L'Enclos est la partie de la ville d'Ourouk délimitée par la muraille, bâtiments et jardins.

Ninsoun porte la tiare en forme de cornes de taureau (vers 5, colonne II, tablette III).

suivre Gilgamesh afin de le protéger et de l'aider. Gilgamesh veut abattre des Cèdres pour les ramener à Nippur la capitale religieuse⁽¹⁹⁾ et faire fabriquer des portes pour cette ville. Il veut donc définir un seuil dans l'espace, celui qui permet de pénétrer dans la demeure du dieu de la végétation.

Mais on peut se poser une question : Pourquoi des portes en cèdre dans cette ville qui n'est pas sa ville ?

Cet arbre, représente l'élan vers le ciel, mais aussi comme nous le dit Mircéa ELIADE il est le symbole de la régénérescence :

"L'arbre finit par exprimer, à lui seul, le Cosmos, en incorporant, sous une forme apparemment statique, la "force" de celui-ci, sa vie et sa capacité de renouvellement périodique"⁽²⁰⁾.

Mais une autre idée s'impose pour répondre à cette question. Les cèdres sont des arbres qui montent droit vers le ciel tel des piliers. Colonnes médianes plongeant leurs racines dans la terre-mère et s'élançant haut vers les cieux pour communiquer avec les dieux. Ces arbres sont les symboles de l'axe Nord-Sud.

Nous savons que les portes temporelles permettant le passage du soleil sont symboliquement les équinoxes (qui marquent le passage du soleil d'un hémisphère céleste à l'autre sur l'axe Est-Ouest) et les solstices (qui indiquent le maximum de déclinaison dans chaque hémisphère céleste sur l'axe Nord-Sud).

Les portes de Nippur symboliseraient alors des portes temporelles : les portes du solstice d'été, car Nippur la cité du dieu de la végétation se trouve symboliquement par décret du dieu démiurge sur le tropique du cancer celui de l'hémisphère Nord, là où se trouve le soleil le jour de l'été au moment de sa déclinaison maximum.

19. J.BOTTERO et S.NOAH. "Lorsque les dieux faisaient l'homme" p. 111. Nippur est la ville du dieu Enlil, (père du dieu Sin, dieu de la lune, "Au-lever-brillant" A.v sim.babbar en sumérien, le seul de ses enfants qui soit "d'en haut" donc supérieur à ses frères, Nergal, Ninazu et Enbilulu qui tous trois avaient des activités sous terre)

"Enlil ! c'est toi le seigneur, toi le roi !

Le seigneur tout-puissant ! Le seigneur très-sublime !

Le seigneur qui fait pousser les plantes, lever l'orge !

Le seigneur du ciel ! Le seigneur qui produit l'abondance !

Le seigneur de la terre !

Enlil le dieu ! Enlil le roi !"

20. Mircéa ELIADE : Traité d'histoire des religions. Symboles et rites du renouvellement.p 234.

Nous pensons que l'Enuma Elish ou poème de la création est valable comme référence pour que cette idée soit démontrée, bien que les tablettes retrouvées soient postérieures à l'Épopée de Gilgamesh. En effet c'est un texte qui a été écrit après avoir été raconté pendant des siècles, sans doute déjà avant l'invention de l'écriture. Et comme tous les chants transmis de bouche à oreille, il était adapté aux réalités temporelles. Nous y voyons dans un passage de la tablette V, la création par le dieu Marduk (Jupiter), des portes des équinoxes sur l'axe Est-Ouest :

*"Ayant alors, des deux côtés du Ciel,
Ouvert des Grand-Portes,
Il y posa de solides Verrous
À gauche, à droite.....⁽²¹⁾*

Nippur, capitale religieuse de Sumer était la ville qui appartenait à Enlil le dieu de la végétation. On se trouvera donc au retour de ce voyage au moment du passage d'un seuil car cette agglomération est mise en rapport avec l'axe Nord-Sud par la pose d'une porte permettant "d'ouvrir ou fermer" le domaine du dieu de la végétation. Mais aussi et surtout parce que dans l'Enuma Elish, le dieu Marduk a assigné à chaque dieu sa station dans le ciel. Et le dieu Enlil a été placé sur les tropiques du Cancer.⁽²²⁾ (Vers 6-11, tablette V) :

*"Il fixa la station de la polaire
Pour définir la cohésion des astres,
Et, afin que nul d'eux ne commît
Faute ou négligence en son parcours,
Il établit, juxte ladite Polaire,
Les stations d'Enli et d'Ea".*

Nous allons démontrer ce raisonnement, en citant un morceau d'un très ancien texte sumérien retrouvé à Nippur décrivant le palais d'Enki, le fils de Enlil. A ce moment là encore l'équinoxe était dans la constellation du taureau et le solstice dans la constellation du lion. Enki, qui est le "seigneur des eaux et des techniques" que les sumériens considéraient comme le plus ancien des dieux "après le déluge", a construit son palais à Eridu. Et nous avons ci-dessous la description de la porte du palais : Ce texte dont le premier fragment a été publié en 1914, mais dont la plus récente publication a été faite par A. A. AL-FOUADI, dans sa thèse inédite de l'université de Pennsylvanie nous permet de faire le lien entre les deux époques quant au symbolisme des portes d'une ville et de

21. J.BOTTERO et S.NOAH. "Lorsque les dieux faisaient l'homme" Dans l'Enuma Elish ou poème de la création : cinquième tablette. p. 632.

22. Encyclopédie Universalis. Vol 2. p.672. Bien sûr le texte étant plus récent nous donne le cancer pour le plein été.

remarquer l'évolution du symbole de l'animal spécifique au temps⁽²³⁾ :
(vers 21 à 32) :

*"Ô demeure construite en argent et en lazulite !.....
Inattaquable est ta barre-de-fermeture :
Ton verrou, c'est un fauve effrayant :
Tes poutres de faitage, à leur extrémité,
Portent un taureau-céleste !.....
Ton pinacle, c'est un taureau aux cornes élancées:
Ta porte, un fauve qui retient les gens entre ses griffes ;
Ta pierre-de-seuil, un lion debout face aux populations !*

Fauve effrayant qui verrouille : le lion du solstice d'été placé au centre du ciel comme un verrou de porte, qui empêche le soleil d'aller plus haut dans le ciel de l'hémisphère nord.

Taureau céleste à chaque extrémité : axe est-ouest de l'équinoxe de printemps.

Ton pinacle un taureau aux cornes élancées : Le mot pinacle venant du latin "*pinaculum*", donc postérieur à la période de fabrication de la porte de Nippur. Jésus était monté au pinacle du temple : au plus haut, là où on le voyait le mieux. Mais les traducteurs emploient les mots qui existent actuellement ! Le synonyme : faite veut dire au plus haut point, au plus haut degré. Dans l'antiquité romaine c'était l'ornement que certains personnages avaient le droit de placer sur le comble de leurs maisons et qui consistait le plus souvent en une statue ou un trophée. C'est la Culmination du taureau à midi au printemps avec ses cornes droites et élancées vers le ciel.

Le fauve avec des griffes, le lion : le solstice d'été au moment où le soleil à sa hauteur maximum est le plus chaud.

La pierre de seuil un lion debout : la pierre : qui marque l'immobilité et le centre et qui est immobile sur la terre, le lion : qui indique le lieu du solstice dans le ciel, debout : tout comme l'arbre qui est fixe et marque la solidité de l'axe Nord-sud du monde... Toutes définitions bien sûr valables pour la période entre -4000 et -1700 qui avait la constellation du taureau à l'équinoxe de printemps et la constellation du lion au solstice d'été.

Gilgamesh réussira son voyage. Il fera construire les portes de Nippur sur lesquelles seront gravées son nom et celui de Enkidou. Gilgamesh souvent représenté sur les sceaux cylindres, les fresques ou les statues

23. Renseignement trouvé dans le livre de J.BOTTERO "*Lorsque les dieux faisaient l'homme*". p.142-143.

avec la crinière d'un lion, une peau de lion sur le dos et Enkidou avec des cornes de taureau...

C'est le dieu Addad qui est le maître de cette montagne sacrée, celui qui possède l'éclair et le mugissement du tonnerre. Pour aller sur la cime, il leur faudra terrasser le géant Houmwawa⁽²⁴⁾ le gardien de la forêt de Cèdres sacrés ainsi que son serviteur. Cette forêt est également protégée par le dieu sémite⁽²⁵⁾ Wer qui est la divinité du Nord et de l'Ouest. On peut le constater, l'espace est déjà orienté.

Si nous essayons de définir en quels lieux du ciel cette étape a été accomplie, nous pouvons d'ores et déjà dire que puisque les deux héros prennent la route du Nord-Ouest, et qu'ils suivent le chemin de Shamash le soleil, ils iront au couchant du solstice d'été. La puissance du dieu Wer anéantie ainsi que celle du grondement de Addad, par la mort du gardien de la montagne, Samash pourra dorénavant passer la porte du solstice d'été. Puis ils descendront l'Euphrate et iront à Nippur vers le sud-est. Et lorsqu'ils construiront la porte de Nippur, au sud-est, ils auront parcouru la route du mouvement diurne du soleil le jour du solstice d'été.

Soulignons que géographiquement c'est tout à fait exact, puisque Gilgamesh est le roi d'Uruk qui se trouve en basse Mésopotamie. La forêt de Cèdres sacrés se trouve au Nord du Liban au nord-ouest de la ville natale de Gilgamesh. Pour atteindre cette forêt, il faut traverser une région habitée par les peuples sémites.

Il est intéressant de noter comment l'auteur de l'épopée lie les dieux à la géographie, au climat, à la nature de la végétation. Nous pouvons savoir grâce aux maîtrises des divinités, que le Liban se trouve au Nord-Ouest, qu'il y a une montagne couverte de cèdres avec du vent et des orages. On peut également déduire que nos héros auront à traverser une région volcanique car la description du Géant Houwawa nous apprend (vers 105 à 111, colonne III, tablette II.) :

*"Mon ami, j'ai appris dans la steppe,
Lorsque j'y vagabondais avec la harde,
Qu'à 60 doubles lieues à la ronde s'étend partout la forêt,
Qui oserait s'enfoncer dans ses profondeurs ;
"Houwawa, sa clameur est comme un déluge ;
Sa bouche , c'est le feu
Et son souffle c'est la mort !"*

24. Houwawa est la forme ancienne de Houm-baba.

25. Sémite : à cette époque groupe homogène de peuples partageant le même type de langue, la même psychologie, les mêmes moeurs et coutumes, les mêmes croyances religieuses : Akkadiens en Mésopotamie centrale, Amorrites en Syrie et en Mésopotamie, Cananéens en Syrie Palestine. Définition donnée par G.ROUX : "La mésopotamie" p. 172.

Si nous étudions une carte du Moyen-Orient, nous constatons que la région qui se trouve entre la Mésopotamie et le Liban, soit la Syrie et la Jordanie sont des régions volcaniques qu'il faut traverser pour atteindre sur la frontière Liban-Syrie le JABAL-ASH-SHAYKH (2814 m) qui se trouve à 33° de latitude Nord et à 35°51 de longitude Est. C'est la "Montagne du Chef" des Syriens. Ce mont est situé dans le Grand-Hermon qui est un massif montagneux de la Palestine qui prolonge au Sud la chaîne de l'Anti-Liban. Les eaux abondantes qui en découlent vont au Jourdain et aux lacs salés de la plaine de Damas. Jadis montagne sainte (et nous verrons lors de la bataille avec Houmbaba que nous sommes en ce lieu), le Grand Hermon présente encore sur ses sommets, des ruines de temples. Très escarpé à l'Est, c'est à dire vers le Liban, la montagne présente des pentes plus douces à l'Ouest du côté de la Syrie. Par son isolement et son élévation, l'Hermon attire les regards des plaines de la Galilée et de la Damascène qui est ce que l'on appelle la "Syrie creuse" et qui est la dépression qui sépare les chaînes du Liban à l'Ouest et de l'Anti-Liban à l'Est. Elle a une longueur de 600 kilomètres, sur une largeur de 30 kilomètres. Elle est d'origine volcanique.⁽²⁶⁾

À vol d'oiseau cette montagne est exactement à 1570 kilomètres de la ville d'Ourouk. Il est bien évident que par les chemins il faut compter au moins la moitié de la distance en plus soit une route de 2400 kms minimum. Prenons connaissance de ce qui attend les deux amis en ce lieu, et voyons qui est ce géant Houmbaba (vers 130 à 134, colonne III, tablette II.) :

*"Aller dans la forêt de Cèdres :
Elle est protégée par le dieu Wer, et Houwawa est son gardien !
Il est puissant et ne dort jamais.
A Houwawa Wer a donné la force
Et Addad son grondement..."*

Donc, nous l'avons déjà vu, ce géant possède la force de Wer (les vents du Nord et de l'Ouest) et le grondement de Addad le dieu de l'orage, de l'atmosphère. Houwawa qui est une force mauvaise, est haï par le dieu Shamash qui n'est autre que le Soleil. On peut comprendre que cette force de Wer, Dieu de l'Ouest où disparaît l'astre du jour, et du Nord où il n'a point de force, déplaie à celui-ci ! De plus, nous savons aussi que lorsqu'il aura atteint le Nord-Ouest à son point maximum de l'horizon, ce sera le seuil qu'il passera pour commencer à décliner.

Nous avons ensuite une indication permettant de transposer cette épopée sur un plan de lecture en relation non seulement avec le sacré mais aussi liée avec la course du soleil (vers 136 à 144, colonne IV, tablette II.).

26. "Nouveau LAROUSSE Illustré" en sept volumes. Vol 5. p.101.

*"Gilgamesh ouvrit la bouche
Et dit à Enkidou :
Qui donc, mon ami, peut monter aux cieux ;
Les dieux seuls y demeurent éternellement avec Shamash.
C'est l'humaine condition d'avoir des jours comptés :
Quoi qu'elle fasse ce n'est que du vent".*

Nous voyons avec ce texte les dernières paroles d'Enkidou qui semble peu rassuré, et Gilgamesh par sa réponse nous confirme qu'ils vont emprunter les routes des cieux, aller dans le domaine des dieux, mais en revenir puisqu'ils ne sont que des hommes et ne peuvent prétendre à la vie éternelle. Ce texte nous conte ainsi la relation que faisaient les hommes entre la montagne et le ciel. Puis il nous confirmera que pour les hommes de cette époque, aller sur la montagne qui était considérée comme sacrée, y couper les Cèdres qui sont eux aussi des symboles du sacré, c'était aller vers le divin, en ramener une partie et partant montrer aux autres hommes sa supériorité. (vers 159-160, colonne III, tablette II.)

*"Je veux aller couper les Cèdres
Et m'assurer ainsi un renom éternel."*

Ou alors (vers 181-187, colonne V, tablette III.) :

*"Moi, Gilgamesh, je veux voir celui dont on parle,
Celui dont tous les pays colportent le nom;
Je veux m'en rendre maître dans la forêt des Cèdres
Afin de faire savoir au pays tout entier
Combien est fort un enfant d'Ourouk.
Je veux y porter la main et couper les Cèdres
Et ainsi me faire un renom éternel."*

Ayant longuement prié Shamash le soleil, imploré sa protection par l'intermédiaire de la grande prêtresse Ninsoun, Gilgamesh et Enkidou vont prendre la route. Ils vont marcher longtemps puisque d'Ourouk en Basse-Mésopotamie ils iront jusqu'au Liban. Les mesures de temps et d'espace données dans le textes semblent tout à fait symboliques puisque (vers 9-12, colonne I, tablette IV.) :

*A 20 doubles-lieues, ils mangèrent un morceau,
A 30 doubles -lieues, ils firent la halte pour la nuit
Ils franchirent 50 doubles lieues durant la journée.
Après un mois et demi, le troisième jour, ils approchaient du Liban."*

Le conteur nous parle tout d'abord en doubles-lieues des distances journalières. Puis il nous donne un temps de un mois et demi pour s'approcher du Liban. Et enfin, il parle de trois jours.

Les deux premières mesures semblent définir des distances et des temps mis réellement par les voyageurs. La troisième mesure paraît symbolique, et nous allons essayer de la déchiffrer.

L'auteur de la traduction nous donne en note la distance d'une lieue : un peu plus de 10 kilomètres. Elle a sans doute pris dans le dictionnaire la mesure de la lieue nautique. Mais on les imagine mal parcourir environ 600 kilomètres par jour ! S'ils marchent 10 heures, nous obtenons une vitesse de 60 kilomètres à l'heure de moyenne ! Même à cheval, ils n'auraient pu le faire. Au bout de un mois et demi, ils auraient parcouru environ 27 000 kilomètres. Mais nos voyageurs sont des héros solaires, et n'oublions pas qu'ils parcourent les routes du ciel qui sont toujours pour les mésopotamiens le miroir des routes terrestres.

Les sumériens sont ceux qui ont inventé le calcul sexagésimal, ces chiffres représentent peut-être la vitesse du mouvement de la terre qui donne l'impression de la course du Soleil. Ces doubles-lieues sont peut-être des temps ou des espaces sidéraux ? Les babyloniens avaient partagé le cercle zodiacal en 60 secteurs, chacun correspondant ainsi à 6° et cette division sexagésimale a encore été utilisée par Ératosthène, Géminos, Strabon et quelques auteurs latins. Puis chaque signe fut divisé en 60 parties (donc le cercle en 720 parties). Mesure qui fut retrouvée chez Manilius⁽²⁷⁾. Donc si un signe (usurtu) -qui pour nous vaut 30° - était partagé en 60 parties, chaque partie valait $1/2$ degré ou 30 mn. On peut faire l'hypothèse pour cette étape, que une demi lieue vaut un demi degré, soit une demi-journée de la marche du soleil, et au bout de trois jours symboliques $1^\circ 30$ mn. C'est à peu près la distance qui sépare les lieux géographiques si on transforme la distance en temps sidéral. Quant au mois et demi, ce serait le temps réel mis pour parcourir la distance entre Ourouk et la forêt de Cèdres. On pourrait envisager un mode de calcul pour les distances sur la terre, identique au mille nautique mais au lieu de le diviser par vingt, nous pourrions le diviser par 60 soit en fait une distance de 1,852 km. Ce qui fait environ 90 km par jour. C'est possible avec des chevaux. Mais on sait que les chevaux étaient peu utilisés pour les voyages à cette époque, les routes étant trop mauvaises. Seuls les voies maritimes permettaient de se déplacer facilement. Les ports étaient actifs sur l'Euphrate. (Plus loin dans le texte, on les voit redescendre en radeau avec le cèdre et la tête de Houmbaba). Arrivés à la hauteur de la ville de Damas, ils ont bifurqué

27. LEBOEUFFLE A. "Astronomie, Astrologie : lexique latin." p 240. Par ailleurs, la lieue marine qui est la vingtième partie du degré compté sur un grand cercle de la Terre, soit trois miles ou environ 5,556 Km.

vers l'Ouest où se trouvait déjà des voies de communication allant vers la Méditerranée.

Le dieu Shamash sous la forme d'un buffle les assistera car à la IV^{ème} tablette, colonne II vers 11-15, Enkidou dit à Gilgamesh inquiet qui avait rêvé d'un buffle :

*"Ce buffle ne nous est pas du tout ennemi,
Ce buffle que tu as vu, c'est Shamash la Lumière "
Il nous prêtera la main dans nos épreuves."*

On peut penser avec ce passage, que si le taureau représente la force et la puissance, le buffle symbolise la lumière.

Puis à la V^{ème} tablette colonne I vers 4-6 on lit :

*"Là où Houmbaba a coutume de passer, s'est marqué une sente,
Les chemins sont tracés tout droits et le chemin a été amélioré.
Ils aperçoivent la Montagne des Cèdres, demeure des dieux, trône d'Irnini."⁽²⁸⁾*

Voici donc encore une fois, la montagne lointaine et difficilement accessible, considérée comme la demeure des Dieux. Nous y voyons Irnini c'est à dire Vénus. Les levers de Vénus étaient minutieusement observés et calculés déjà à l'époque de la première dynastie babylonienne. Mais les textes de ces tablettes n'étant pas "canoniques", ils sont le résultat d'observations bien antérieures. Selon le mois et selon la visibilité de Vénus au Levant ou au couchant (ou bien d'un autre corps céleste) les prédictions faites par les prêtres étaient bénéfiques ou maléfiques. Ces prédictions avaient une très grande importance et intéressaient fortement la société. Les tablettes étaient l'écho des questions que se posait ce peuple sur le bonheur, la fortune, la vie, la mort, la crainte du lendemain etc....⁽²⁹⁾

Si nous reprenons notre raisonnement astronomique, nous savons que Vénus qui est une planète inférieure⁽³⁰⁾ au plus fort de son élongation, a une distance angulaire de 45° à 47° maximum. Ceci implique que la planète se lève bien avant et se couche bien après le soleil quand son écart angulaire atteint cette distance. Il peut alors exister un intervalle de 4 heures à 4 heures et demie de temps. Étant l'astre qui après le soleil et la lune a le plus fort éclat, les conditions de visibilité sont par beau temps toujours excellentes. Nous marchons avec nos héros vers une

28. Autre nom de la déesse Ishtar qui est Aphrodite chez les Grecs et Vénus chez les Romains.

29. LABAT R. "Un calendrier Babylonien" p. 200-203 : Les levers de Vénus.

30. Mercure et Vénus sont des planètes inférieures car elles tournent à l'intérieur de l'orbite solaire, c'est-à-dire qu'elles se trouvent entre le soleil et la terre.

montagne qui se trouve à l'Ouest. Elle sera donc le trône de Vénus au moment du coucher de celle-ci. Quand on réfléchit au fait qu'une planète lors de son élongation Est est visible le soir, et qu'au moment de son élongation Ouest elle est visible le matin, nous aurons une Vénus visible en fin de nuit et qui se couche ou s'éteint le matin selon sa distance avec le soleil, au-dessus de la montagne sacrée. Selon la tradition le trône de Vénus Irnini se trouve être le domaine du taureau, et si Vénus est visible sur son trône c'est que la constellation ne s'est pas encore couchée. Etant sur une montagne elle se trouve même encore assez haute. Nous sommes au petit matin puisque nous la voyons à l'Ouest, et le soleil se trouve en semi-quadrature. Nos héros en arrivant devant la montagne s'ils sont sur le chemin du soleil pourraient donc se trouver symboliquement soit au début, soit au milieu de la constellation du cancer.

Après que Gilgamesh ait conseillé son ami sur la façon dont il faut attaquer le monstre, nous avons à la colonne II, vers 11-16 une indication intéressante sur le symbole qui représente la force donnée par Ishtar à Houwawa :

*"La splendeur divine disparaîtra dans le trouble,
La splendeur disparaîtra et son éclat s'assombrira"
Enkidou lui dit, à Gilgamesh :
"Mon ami, "capture l'oiseau ! où vont alors ses petits dit-on ?"
"Nous chercherons les éclats de splendeur par la suite ;
Comme les petits oisillons, ils courront ça et là dans l'herbe.
En premier lieu c'est lui que tu dois frapper à coups redoublés
Et tuer avec lui son serviteur."*

Cette "splendeur divine" (melammou) est un attribut des dieux, signe matériel de leur pouvoir. Eclat rayonnant de la tête des êtres divins, c'est la tiare qu'ils portent sur la tête, une arme redoutable qui paralyse l'adversaire. Il faut donc dépouiller Houmbaba de son diadème qui lui confère l'immunité et assurerait sa victoire dans le combat. Nous avons la preuve de cette perte de puissance même pour les êtres divins si ils sont dépouillés de la tiare en lisant un autre texte sumérien³¹ qui nous conte qu'Ishtar elle-même, avait été dépossédée de sa tiare dès qu'elle avait souhaité passer la première porte de l'enfer lorsqu'elle avait voulu y voir sa soeur. Et c'est ainsi qu'elle s'était trouvée à la merci des démons de l'enfer sans pouvoir se défendre.

Nous voyons dans ce dernier extrait que le gardien de la forêt de cèdres est appelé "l'oiseau". Un géant monstrueux, qui a des ailes, qui crache

31. Jean BOTTERO et Samuel Noah KRAMER : *"Lorsque les dieux faisaient l'homme"* "La descente aux enfers" p. 321. (vers, 44) *"L'introduisant alors par la première porte, il lui ôta
Et confisqua la grand-Couronne de sa tête."*

du feu, dont le souffle est la mort, gardien d'un lieu sacré et qui nous semble tout à fait l'ancêtre du dragon qui gardait le jardin des hespérides. Houmbaba est le gardien de la forêt de Cèdres, il est le gardien de la montagne des dieux. Montagne qui telle l'omphalos se trouve au centre de la forêt sacrée puisque celle-ci, nous l'avons vu plus haut, s'étend à 60 doubles-lieux à la ronde. De plus nous le savons, l'arbre, le Cèdre sacré, qui monte haut vers le ciel a souvent été considéré comme centre ou axe du monde permettant la communication entre la terre et le ciel, ainsi que la montagne qui elle aussi est un centre, véritable ombilic de la terre permettant à celle-ci de communiquer avec les dieux du ciel. Association de l'arbre sacré et de la montagne.

Rappelons que ce Cèdre est transformé en porte et offert au dieu Enlil, dieu de la "régénérescence". De toute façon l'arbre qui se dresse droit vers le ciel, qui plonge ses racines et puise la vie vers le centre de la terre mère, a toujours été le symbole de la communication de la terre avec les forces divines du ciel.

Mais observons une fois de plus la réalité astronomique. L'épopée de Gilgamesh se passe au XVIII^{ème} siècle. En 2830 avant J.C., l'étoile alpha Draconis, dont l'ancien nom arabe est Thuban du "Dragon" pouvait parfaitement être utilisée comme étoile polaire. Sa distance par rapport au Nord céleste vrai était seulement de 10 minutes d'arc. Si Gilgamesh en partant d'Ourouk, s'est dirigé vers le Liban, il aura comme tout voyageur tout d'abord repéré le Nord, donc l'étoile polaire de l'époque soit "Thuban du Dragon". Le Nord qui a toujours été considéré comme la porte de la montagne sacrée. Puis il pouvait voir à l'Ouest sur cette montagne vers laquelle il devait se diriger ensuite, Vénus du matin sur son trône.

Il nous semble donc que le monstre Houmbaba est le gardien du Pôle Boréal, lieu sacré, où se trouve l'axe du monde (le Cèdre sacré ou arbre du monde). Axe Nord-Sud qui nous met en relation avec la ligne des solstices. Héros solaire partant vers le Nord pour combattre le dragon, précédant dans le temps l'Apollon Pythos de Delphes et confirmant l'importance de l'influence orientale dans la diffusion en Grèce des croyances astrales. Maintenant c'est alpha de la petite ourse qui est notre pôle. Relativement proche du dragon dans l'espace, il faut nous rappeler qu'elle a été créée avec les ailes oubliées du Dragon⁽³²⁾.

Au cours de la bataille, le soleil apporte son aide à Gilgamesh en lui apportant tout d'abord l'aide des quatre puissantes tempêtes : vent du Nord, du Sud de l'Est et de l'Ouest, et ensuite des treize vents. Tous soufflent ensemble ce qui empêche Houmbaba de bouger.

(vers, 4 à 14 colonne II, tablette V)

32. TENNANT C. "A la découverte du ciel nocturne, de ses mythes et de ses légendes.

*"Avec les talons de leurs pieds, ils soulevaient la terre,
Par leur tournoiement l'Hermon et le Liban son dévastés,
Noircirent les nuages blancs ;
Un sentiment de mort se déversa sur eux tel un brouillard ;
Samash fit se lever contre Houmbaba les puissantes tempêtes :
Le vent du sud, le vent du nord, le vent de l'est et le vent de
l'ouest, le souffle,
La rafale, le vent-zariqqqu, la méchante bourrasque, le vent sihur-ra
Le démont-vent, le vent de glace, la tempête, la tornade,
Les 13 vents se levèrent contre lui et la face de Houmbaba fut
obscurcie ;
Il ne peut cogner vers l'avant, il ne peut foncer vers l'arrière...*

Mouvement tournant identique à celui du ciel qui semble tourner autour du Pôle tel une hélice. Mouvement tournant de toutes les forces qui se rejoignent au centre. Indication nous montrant une fois de plus, la relation que les hommes de l'antiquité faisaient entre les lieux de la terre et ceux du ciel, entre les éléments divinisés et leur rôle dans la nature.

Et lorsqu'il est dit que les sept éclats vont "tomber dans l'herbe", et qu'il faudra les chercher, on ne peut s'empêcher de faire l'hypothèse que la tiare brisée, qui est ce que Houmbaba portait sur le chef et qui lui conférait la puissance, tel "keter" la couronne du Sepher Yetsirah, soit tombée dans l'herbe de la constellation du taureau, Sept éclats qui pourraient bien être les sept pléiades qu'il faut chercher encore de nos jours pour les retrouver dans la constellation qui appartient toujours à Vénus selon la tradition parvenue jusqu'à nous. Si du pôle nord de l'époque, (alpha du dragon) on trace une ligne plein Sud qui correspond à la culmination du soleil au printemps (le 14 avril en -2900) nous trouvons les pléiades **au Nord-Ouest de la tête du taureau**. Cette tiare qui si elle était "tombée" dans la constellation du taureau, serait "tombée" dans le lieu du ciel, qui à cette époque était la tête du zodiaque puisque le printemps y naissait quand le soleil la traversait. Soit en direction d'une autre porte, celle de l'équinoxe de printemps. Toutefois, on sait que les Pléiades ont été nommées par les babyloniens "le toupet de poil".⁽³³⁾

Aussi une autre hypothèse peut être envisagée : On sait que c'est à partir d'Aldébaran (alpha du taureau ou oeil du taureau) que fut créé le premier zodiaque. Le début de l'année en avril était marqué à Babylone par son lever héliaque. L'ensemble des Hyades et d'Aldébaran est parfois appelé la "tiare", et les hyades "le char de guerre". Et dans un récit sumérien, il est dit que les sept éclats de la tiare de Houmbaba continuent de vivre et de combattre ses adversaires après sa mort. Ainsi les sept étoiles sont restées présentes dans le ciel mais en un autre lieu

33. R. TRIOMPHE. "Le Lion, la Vierge et le Miel". p. 90.

puisqu'elles sont tombées⁽³⁴⁾. Et continuant à combattre les adversaires de Houmbaba, elles auraient ainsi assisté le "Taureau du ciel", dans son combat contre Gilgamesh et Enkidou. Peut-être que l'étude plus poussée des textes babyloniens pourra un jour nous donner une réponse.

Ensuite Gilgamesh tuera le gardien Houmbaba et avec Enkidou, il prendra à gauche la piste de l'Ouest, celle où s'est marqué une sente, et où "*les chemins sont tracés tout droits*" il coupera sur la montagne le Cèdre sacré pour en faire la porte de la ville de Nippur le fief du dieu Enlil placé sur le tropique de l'été. Il quitte le Nord-Ouest, le couchant de l'été et retourne dans sa ville d'Ourouk au Levant de l'été.

Il faut ajouter pour souligner le rôle des acteurs de l'épopée, ainsi que leur place, que non seulement Gilgamesh était le roi d'Uruk, mais Vénus-Ishtar était la divinité qui protégeait cette ville dont Anou était le Dieu. La sixième tablette, va nous emmener directement sans transition dans cette ville, où viendra sévir le "Taureau du ciel". C'est également là qu'il périra.

La lutte contre le taureau du ciel.

A la VIème tablette, nous retrouvons Gilgamesh au cours de sa vie quotidienne dans la ville d'Ourouk dont le temple s'appelait E-an-na (Maison du ciel) La déesse Ishtar s'éprend de lui et veut en faire son époux. Mais Gilgamesh l'éconduit car il connaît le sort des amants de la belle déesse cruelle et il termine son refus en disant :

" Et moi, si tu m'aimes j'aurai un destin comme le leur"

Alors Ishtar profondément vexée, se fâche, et demande à Anu de lui donner le "Taureau céleste" pour qu'il tue Gilgamesh. Ainsi au vers 94 de la VIème tablette elle dit :

" Mon Père, crée pour moi le Taureau céleste qu'il tue Gilgamesh"

Ce passage nous prouve bien, qu'à cette époque du chalcolithique déjà, les hommes avaient projeté dans le ciel l'image d'un taureau.

Après qu'il eut entendu les menaces de sa fille, Anu donne à Ishtar la longe du Taureau. La déesse va à Ourouk où le Taureau commence à tout détruire. Le Taureau assèche le fleuve en sept lampées. Mais Gilgamesh et Enkidou vont le combattre et le tuer car au vers 152 tablette VI :

34. MALBRAN-LABAT Florence. Documents autour de la bible. p 35.

*"Entre les cornes et par son glaive.
Après avoir tué le Taureau, ils arrachèrent son coeur,
Et le placèrent devant Shamash"*

Ainsi le Taureau sera placé dans le ciel devant le soleil donc sur sa route ou écliptique. Il est intéressant de noter que Gilgamesh est souvent représenté avec un lion dans les bras, il porte lui-même une crinière de lion et plus tard quand il partira à la recherche de l'immortalité il se couvrira d'une peau de lion. Dans le ciel, le taureau se couche lorsque le lion vainqueur est à sa culmination. Il en est de même lors de cette épopée. Le Lion Gilgamesh est vainqueur du taureau qui va cesser d'être éclairé par le soleil pour aller dans le ciel nocturne.

Retournons donc vers le ciel. Pour qu'une constellation soit visible dans le ciel, il faut qu'elle ne soit pas encore éclairée ou qu'elle ne soit plus éclairée par le soleil. Lors du lever héliaque, la constellation apparaît juste à l'Est environ 4 minutes avant le soleil. Elle précède donc le soleil. Sitôt le ciel éclairé, elle disparaît, se dissolvant dans la lumière. Puis au fur et à mesure des jours qui passent, l'écart de temps entre le lever de la constellation et le lever du soleil augmente. L'étoile reste donc de plus en plus longtemps visible avant le lever de l'astre du jour. Au coucher, il en est de même, mais c'est l'étoile qui suit le soleil. C'est elle qui émerge du ciel qui s'assombrit au cours du crépuscule, et qui devient visible lorsque le soleil s'est couché.

On peut donc supposer que tant que le Taureau n'avait pas été donné à Ishtar par le dieu Anu, la constellation était visible dans le ciel de la nuit car elle précédait Shamash. Puis le soleil arrivant dans le Taureau, le bovidé devient invisible dans le ciel. Il a été donné à Ishtar dans son domaine, il sévit dans la ville d'Ourouk qui correspond dans le ciel à cette constellation. Pendant tout une période le soleil qui marche dans le sens direct (dans le sens inverse des aiguilles d'une montre) traversera la constellation passant tout proche des Pléiades puis au-dessus d'Aldébaran, se glissera entre les cornes pour s'en aller dans les Gémeaux. A ce moment là, le soleil sera dans son mouvement annuel placé devant le taureau, mais dans son mouvement journalier c'est le taureau qui avant le soleil plongera dans la nuit à l'Ouest. Ce sera le moment de sa mort. Il pourra à nouveau paraître dans le ciel de la nuit. Le Scorpion qui est la constellation opposée avec la sanglante Antares, à ce moment là apparaîtra à l'Est, précédant le soleil.

Nous pouvons dire que lors de cette lutte, nous avons assisté de façon symbolique non seulement à la naissance du Taureau qui surgit du ciel créé par le dieu Anu, mais aussi à sa vie sur terre, (période où le soleil brille dans cette constellation) et enfin au sacrifice qui le fera disparaître au moment où se lèvera le Scorpion à l'horizon Est. Après avoir été sacrifié le taureau ne sera plus enluminé par le soleil. Le soir au

couchant il apparaîtra dans la nuit profonde car déifié et placé dans les cieux.

Et Gilgamesh, pour valoriser son offrande auprès de son dieu et en magnifier le symbole convoqua tous ses artisans et forgerons. Au vers 170-175 colonne I de la VI^{ème} tablette on peut lire :

*"Les artisans louèrent l'épaisseur des cornes :
30 mines de lapis-lazuli avaient été coulées pour elles
La largeur de leur revêtement était de deux doigts,
Et leur contenance, à toutes deux, était de six mesures d'huile.
Il les offrit pour les onctions à son dieu Lugalbanda."*

Les cornes magnifiques, on peut le croire, énormes puisque 1 mine valait 1 kg et 6 mesures valaient 500 litres. Donc symbole de richesse, de force, de puissance et de pouvoir. (Il est intéressant de noter qu'en akkadien, donc la langue qui a servi aux premiers écrits de l'épopée de Gilgamesh l'expression "rompre la corne" équivaut à briser la puissance). Cette puissance appartient maintenant à Gilgamesh le lion qui se fait magnifier dans tout le pays pour son exploit.

Mais cette victoire de Gilgamesh, va entraîner la mort de son ami Enkidou, porteur de la tiare à cornes de taureau donné par la déesse Ninsoun. Sacrifice du taureau par l'homme-lion Gilgamesh, sacrifice en miroir du taureau-homme Enkidou par les dieux.

Gilgamesh part à la recherche de l'immortalité.

Jusque là, Gilgamesh a été vainqueur. Ce n'est qu'après qu'il ait tué avec Enkidou, le Taureau de la déesse Ishtar que son ami Enkidou mourra, car lui qui n'était pas d'essence divine n'avait pas le droit de tuer le Taureau Céleste. Désespéré par la perte de son ami, Gilgamesh alors, prend conscience de la réalité de la mort. Comme lors des nuits sans lune, tout est sombre pour lui. Son bonheur s'est éteint. Aussi, il décide de partir à la recherche de son grand-père Outanapishtim qui parmi les dieux possède la vie éternelle. Ainsi que tous les hommes aussi bien des époques préhistoriques, que des époques historiques, il cherche et espère la renaissance après la mort. Ayant déjà vaincu le gardien du seuil, et lutté contre le taureau puissant qu'il a fait mourir, il sait que lui tel le vieux lion du désert, il va mourir à son tour. Aussi, revêtu seulement d'une peau de lion dont il a perdu la vaillance, habité par la peur et l'angoisse de la mort, il quitte Ourouk pour essayer de découvrir l'immortalité.

Une semaine après la mort d'Enkidou Gilgamesh prend la route du désert, donc seulement une quinzaine après la disparition du taureau. Il arrive devant un défilé de montagne nommé "les Jumeaux". Fatigué, il

s'endort. Une fois de plus nous allons observer la concordance entre le langage poétique, symbolique et la réalité astronomique. Nous savons, que le soleil dans son mouvement annuel après la traversée du taureau entrera dans la constellation des Gémeaux. Lors de la formation du Zodiaque, l'oeil d'Aldébaran était à 15° du taureau. Soit 15 jours à peu près de la marche du soleil : le même temps pour que Gilgamesh se trouve devant la montagne des Jumeaux. Neuvième tablette Colonne I Vers 12-17 :

*"Comme il dormait, un rêve l'éveilla :
Eclairés par Sin, des êtres jouissaient de la vie.
Il leva la hache dans sa main
Et dégaina le glaive de sa ceinture.
Comme une flèche, il tomba sur eux,
les frappa et les mit en pièces."*

vers 2, colonne II, IXème tablette :

"Le nom de cette montagne est "Les Jumeaux"."

Dans la montagne, un soir de pleine lune, (puisque'elle éclaire la scène), il fait un sacrifice. (Sin est le dieu de la lune). On se trouve donc au moment d'une opposition avec le soleil. Et si la lune se trouve avant l'entrée du tunnel les "Jumeaux", c'est qu'elle est encore dans le Taureau, à la fin de cette constellation. Le soleil puisqu'il fait nuit et que la lune permet d'éclairer la scène, est de l'autre côté de la porte des équinoxes. On se trouve au moment de ce qui est appelé la "lune du chasseur" puisque le taureau a disparu de la terre depuis 15 jours. Gilgamesh qui n'est pas encore rentré sous la montagne se trouve donc encore dans le domaine de Vénus. Ce qui est confirmé un peu plus haut, car juste avant de s'endormir il prie Ishtar et Sin. C'est donc le moment où la constellation du taureau va se lever à l'Est dans la sombre nuit accompagnée par la Lune et ce jour-là Vénus, pour annoncer le début de la descente du soleil qui passant la porte de l'équinoxe de l'automne habitée par Antarès l'étoile du Scorpion va descendre vers la porte de l'hiver.

Mais nous voyons rentrer Gilgamesh dans un sombre tunnel qui est celui qu'emprunte le soleil pour un voyage de douze doubles lieues.

*"Comme il arrivait à la montagne" Les Jumeaux"
Qui, journellement, garde la sortie et l'entrée du soleil
- Au-dessus, ses sommets en atteignent les cieux,
Et la poitrine, en bas, les Enfers -,
Les scorpionides en gardent la porte :
Ils inspirent une terreur effrayante ; les voir, c'est la mort !
Leur splendeur terrifiante couvre les montagnes."*

Au Lever et au coucher du soleil, c'est le soleil lui-même qu'ils gardent."

La porte d'entrée du soleil dans le tunnel et celle de sortie sont gardées par les Scorpionides nous avons la confirmation que nous nous trouvons au moment de l'équinoxe d'automne qui fait se lever le scorpion à l'Est le matin et se coucher à l'Ouest le soir. Il s'agit donc là d'une indication qui nous précise un temps, un moment très précis dans l'année. D'autant plus précis que le voyage dure douze doubles lieues. On sait que prenant un point de la terre, qui peut être un méridien, dans son mouvement sidéral, au cours de ce que l'on appelle son arc nocturne, (soit exactement la moitié du mouvement diurne à l'équinoxe), ce point se trouve successivement en face de six signes du zodiaques qui valent chacun deux heures sidérales. Ce point, par exemple la ville d'Ourouk, s'est trouvé au moment de l'équinoxe d'automne, face aux Gémeaux, au Cancer, au Lion, Vierge, Balance et Scorpion. Ainsi au cours de cette étape, les doubles lieues sont des heures qui valent chacune 15° dans l'espace. Nous avons eu sur un mode symbolique et pittoresque, la définition d'une mesure que l'on appelle en astronomie un angle horaire. Nous avons également la mesure de cet angle : 12 heures soit 180° .

Autres définitions : les cieux de la montagne indiquent le zénith, et les enfers le nadir. Nous ajoutons à notre texte l'image de l'univers selon la tradition mésopotamienne⁽³⁵⁾.

Nous comparons maintenant ce texte avec la réalité astronomique de l'époque et du lieu. Nous avons pris comme date l'an - 2 900 et comme coordonnées terrestres la ville actuelle de Bassorah : longitude $47^\circ 57'$ Est, latitude $30^\circ 30'$ Nord. L'automne, (c'est-à-dire le passage du soleil de l'hémisphère céleste Nord à l'hémisphère céleste Sud) était le 15 Octobre à 6 heures 27. Ce jour-là en ce lieu nous avions :

- Début du crépuscule civil : 5 heures 32
- Lever du soleil : 5 heures 57
- Coucher du soleil : 18 heures 02
- Fin du crépuscule civil : 18 heures 27.

Nous avons donc eu exactement 12 heures 05 minutes de temps entre le lever et le coucher.

Nous avons eu deux crépuscules de 25 minutes chacun, soit un mouvement sidéral de $6^\circ 15'$. Mais nous savons que le crépuscule nautique au moment de l'équinoxe et à cette latitude est de $21^\circ 30'$ mn soit 1 heure 26 minutes de temps sidéral. Il nous semble peu probable

35. J.BOTTERO et S.NOAH.. *'Lorsque les Dieux faisaient l'homme'* p 70.

que les sumériens utilisent le crépuscule civil, mais plutôt le nautique qui est plus "visuel".

En fait Gilgamesh notre héros solaire a pénétré dans l'obscurité quand l'horizon OUEST du lieu se trouvait à un peu plus de 15° du point vernal puisque nous l'avons vu partir environ quinze jours après la mort du taureau. Nous avons vu que le Soleil était couché et nous savons que lors de la pleine lune proche de l'équinoxe d'automne, celle-ci n'ayant que très peu de déclinaison sa lumière éclaire le site immédiatement après le coucher du soleil. Quand le soleil est à 180° elle se trouve à 0° lors de l'opposition exacte. Donc le point gamma pouvait se trouver aux environs de 15° avant les gémeaux. Près de lui se trouvait une conjonction Vénus, lune.

Puis il a marché dans l'obscurité du tunnel sous la terre en allant de l'Ouest vers l'Est. Au cours de la dixième heure la lumière est apparue au loin, à la onzième l'aube était là. Quand l'horizon Est du lieu s'est trouvé à 180° d'ascension droite, c'était la pleine lumière. Le soleil se levait à l'équinoxe d'automne dans la constellation gardée par le scorpion.

Ainsi c'est le scorpion qui se trouve au lever et au coucher du soleil. Il se trouve matin et soir à surveiller la marche du soleil. On peut imaginer l'entrée et le coucher du soleil sous la surveillance d'Antarès, l'étoile rouge qui marquait l'axe Est le matin et Ouest le soir de l'automne. L'auteur a même donné des détails symboliques permettant d'expliquer le crépuscule aussi bien du soir que de matin.

Écoutons le poète et pénétrons en compagnie de Gilgamesh dans le tunnel des enfers :

(vers 6 colonne III tablette IX).

*"Le scorpionide ouvrant la bouche
Dit à Gilgamesh :
Il n'y a eu personne, Gilgamesh,
Qui de la montagne, ait vu l'intérieur ;
Sur douze doubles-lieues, son coeur est sombre ;
L'obscurité y est si profonde qu'il n'y a pas la moindre lumière
Au lever du soleil...
Au coucher du soleil..."*

(le passage manque)

*"Lorsqu'il atteignit la quatrième double-lieue,
l'obscurité était si profonde, qu'il n'y avait aucune lumière,
Il ne lui était possible de voir ni devant ni derrière lui...
Quand il fut arrivé à huit doubles-lieues,*

*Quand il fut arrivé à huit doubles-lieues,
 Il se mit à se lamenter
 Si profonde était l'obscurité, sans aucune lumière,
 Qu'il ne lui était possible de voir ni devant ni derrière lui.
 A la neuvième double-lieue, il sentit le vent du nord, qui souffla sur
 son visage
 Mais l'obscurité était toujours aussi profonde, sans aucune lumière,
 Il ne pouvait voir ni devant, ni derrière lui ;
 A la dixième double-lieue
la lumière était proche,
 L'obscurité couvrait encore un quart de double-lieue.
 A la onzième double lieue, l'aurore se leva,
 A la douzième double-lieue, enfin la lumière !*

Ainsi il a marché pendant douze heures. A la neuvième, il a senti le vent du Nord. A la onzième ce sera l'aube, c'est à dire que le soleil qui n'est pas encore sorti du tunnel de la nuit, éclaire tout de même le ciel. C'est le moment du crépuscule matinal ou aurore. A la douzième il y aura enfin la lumière. Nous sommes vraiment à l'équinoxe puisque les nuits ont douze heures. Par ailleurs, si l'auteur dit que l'entrée du tunnel de la nuit se trouve dans les "Jumeaux", étant donné l'espace parcouru pendant le crépuscule (pour le crépuscule astronomique avec un temps de 1 heure 26 minutes à l'équinoxe d'automne à 35° de latitude Nord). Ce temps correspond au temps donné par l'auteur : au cours de la dixième double-lieue où la lueur paraît jusqu'à la douzième qui est celle où le soleil s'est levé.

Cette saison est confirmée par les vers suivants : (vers 46 à 51, Colonne V Tablette IX.):

*"A la douzième double-lieue, enfin la lumière!
 Il se dirigea alors droit vers le Jardin pour y voir les arbres de pierre
 La cornaline en effet y porte son fruit.
 Une grappe y pend agréable aux regards
 Le lapis-lazuli y porte du feuillage
 Et aussi des fruits riants à voir."*

Enfin, par la simple réflexion sur le déplacement du point vernal causé par la précession des équinoxes, nous savons avec ce texte, que nous sommes au cours du grand mois qui est nommé "ère du taureau" soit entre l'an - 4000 et l'an - 2000. Et l'on sait que Gilgamesh a régné en - 2900 ! N'est-ce pas une façon extraordinaire de préciser par quelques vers d'une épopée épique, la position du point vernal de l'époque parmi les constellations ?

Les sumériens n'ayant pas la possibilité de dater leur histoire par rapport à une période étalon l'ont datée :

1° Par la description d'un chemin dans un tunnel qui est la route du soleil et qui dure douze heures de nuit. (donc à l'équinoxe).

2° Les portes d'entrée et de sortie du soleil gardées par le Scorpion et l'arrivée de Gilgamesh dans un jardin rempli de fruits et de raisins. (équinoxe d'automne).

3° La position de la pleine lune, au point vernal, avant les Gémeaux. (pleine lune du chasseur).

4° La position du point vernal à peu près à mi-chemin du Taureau, nous donne une période de l'ère relativement précise. (Environ mi temps entre 4000 et 2000).

5° De plus nous savons que nous nous trouvons un soir de pleine lune avec une conjonction de Vénus toute proche du point Vernal. (On pourrait pratiquement en faisant des calculs retrouver la date !)

L'épopée de Gilgamesh comme tant d'autres mythes se révèle donc être une description étonnamment précise sous ses dehors poétiques, symbolisant le voyage du soleil et des astres, donnant des clefs de la connaissance du temps sous le couvert d'un discours symbolique et poétique. Connaissance indispensable à l'organisation de la vie sociale, religieuse, agricole, et aussi tout simplement quotidienne. Mais c'est aussi, peut-être, une façon comme une autre de garder le souvenir d'un roi, du lieu de ses conquêtes, (les sémites des régions du Nord Ouest) de ses alliances, (avec des peuples non sédentaires venus des steppes) et de dater son histoire avant la naissance de l'écriture (comme nous l'avons vu avec les astres, et leurs positions). Ces peuples n'ayant que le "bouche-à-oreille" pour transmettre leur histoire et leurs connaissances, les ont écrit dans le ciel d'Anu qui est le seul endroit avec la pierre tombée du ciel que les hommes jugent indestructibles. Histoire qui ainsi est tellement plus merveilleuse et durable que sur le papier !

*

Le Principe Anthropique :

**L'identité de statut épistémologique entre
sa forme faible et sa forme forte**

BARREAU H.
CNRS - Fondements des Sciences - Strasbourg

Le Principe Anthropique : L'identité de Statut Epistémologique entre sa Forme Faible et sa Forme Forte

Hervé BARRERU

Il est d'usage de distinguer, et nous en verrons la raison historique, entre une forme faible et une forme forte du principe anthropique. On ajoute volontiers que la forme faible est scientifiquement acceptable, mais non la forme forte, qui impliquerait une vision philosophique anciennement en vigueur, mais aujourd'hui difficilement acceptable. Cette réserve n'est pas étonnante si l'on considère que la forme forte du principe anthropique revient à dire que l'homme lui-même, tel que nous le connaissons comme être vivant doué de conscience et de réflexion, est la raison d'être de l'Univers, tel que nous le connaissons, c'est-à-dire comme une architecture fabriquée à partir d'éléments naturels qui ont fait l'objet de synthèses de plus en plus complexes, donnant naissance aux nucléons, aux noyaux, aux atomes, aux molécules, aux cellules vivantes, aux organismes, etc...

Il est clair qu'on peut dénoncer l'anthropocentrisme du principe anthropique, compris sous cette forme forte, comme une provocation, qui fait fi des conceptions anthropologiques régnantes. Mais s'il est vrai qu'il peut apparaître ainsi comme un défi, il est également vrai que déjà sous sa forme faible, qui se borne à constater que l'Univers est nécessairement quant à son âge et à sa taille tel que nous puissions y naître, il rompt avec la méthodologie scientifique ordinaire, tout en posant à la physique des problèmes dont la solution alternative risque d'être plus difficile encore à admettre. On rappellera ici brièvement quel est ce défi et on s'attardera davantage sur l'étroite connexion entre les deux formes du principe, auxquelles il convient d'accorder, nous le verrons, un même statut épistémologique.

L'antagonisme du principe anthropique, sous sa forme forte, avec les conceptions anthropologiques régnantes est bien souligné par l'astrophysicien Hubert Reeves, qui a pourtant contribué plus que tout

autre en France, semble-t-il, à la divulgation de ce principe, sous la forme affaiblie qu'il lui a donné en tant que "principe de complexité". Hubert Reeves développe cet antagonisme en rappelant les trois blessures que le développement scientifique, selon Freud, aurait portées à l'orgueil humain, en le chassant de la place éminente que ce dernier se figurait occuper au sein de la Nature (1). On sait que le premier choc fut d'ordre astronomique, puisque Copernic réduisit la Terre, habitacle de l'homme, antérieurement considérée comme le centre du monde, au rang d'une planète du système solaire. Si l'on peut discuter sur la portée réelle de la thèse copernicienne quant à la représentation que l'homme s'est faite de lui-même, on ne peut nier que les progrès ultérieurs de l'astronomie n'ont fait qu'accentuer le caractère insignifiant que semble revêtir la planète Terre dans un Univers peuplé d'une centaine de milliards de galaxies. Le deuxième choc, selon Freud, fut d'ordre biologique : il est vrai que la théorie darwinienne de l'évolution, s'il faut la prendre à la lettre, n'attribue le succès de l'espèce humaine qu'au hasard des mutations dans la classe des Primates et à la sélection naturelle qui, par chance encore, les ont favorisées. Freud lui-même, par sa théorie de l'inconscient, croyait porter le troisième coup au narcissisme humain. Reeves insiste sur la conception freudienne de la culture, qu'il rapproche, après d'autres, de la conception marxienne, également athée, et qui réduit l'histoire des hommes à celle de la lutte des classes. A ces chocs, psychologique et sociologique, on peut ajouter, semble-t-il, le choc écologique, du moins celui porté par l'écologie profonde, qui ne voit dans l'homme qu'un animal malfaisant, destructeur de la vie sur Terre. Comment, dans ces conditions, oser attribuer un rôle ontologique ou cosmologique à cette misérable créature qu'est devenu l'homme dans des visions du monde aujourd'hui largement répandues ?

Il est inévitable donc que le principe anthropique soit perçu comme un essai de réhabilitation de la nature humaine, qui ferait écho aux métaphysiques et aux religions anciennes, dont on sait qu'elles considéraient l'homme, sinon comme le roi, du moins comme l'intendant de la création toute entière. Certes ces métaphysiques et ces religions peuvent s'emparer du principe anthropique, si elles y sont attentives et le jugent convenable à leurs propres perspectives. Mais elles n'ont aucunement contribué à le faire apparaître. Tant sous sa forme forte que sous sa forme faible, ce principe se borne à dire que l'homme n'est nullement un étranger, pas plus que la vie dont il est issu, dans l'Univers. Au rebours d'auteurs qui, de Pascal à Camus, soulignent la situation absurde de l'homme dans l'Univers, le principe anthropique voit dans l'homme un être naturel qui était prédestiné pour ainsi dire à voir le jour. L'apparition de l'homme est saluée comme un événement quasi prévisible par le physicien quantiste F. J. Dyson qui ne se retient pas d'écrire : "Lorsque nous regardons l'Univers et identifions les multiples accidents de la physique et de l'astronomie qui ont travaillé de concert à notre profit, tout semble s'être passé comme si l'Univers devait, en quelque sorte, savoir que nous avions à apparaître" (2). Cette déclaration, dont l'accent finaliste est bien perceptible, fait ressortir le caractère épistémologique du principe anthropique. Si l'on utilise le vocabulaire kantien, on dira que ce principe n'est pas déterminant, au sens qu'il serait *a priori* et déterminerait

la forme des lois physiques, mais qu'il est réfléchissant, au sens qu'il ne peut se formuler qu'*a posteriori*, en comparant ce que nous apprennent la physique et l'astronomie d'un côté, la biologie de l'autre, sur la façon dont l'Univers s'est constitué et a donné naissance sur Terre à des êtres vivants. Il faut ajouter cependant que le caractère réfléchissant du principe anthropique ne le condamne pas à ne recevoir qu'une signification subjective, relative à la constitution de la raison humaine, comme il en est dans le kantisme, mais qu'il est susceptible d'acquérir une portée objective, puisqu'il se base sur des données scientifiques et offre une transition des unes aux autres, ne faisant ressortir que leur cohérence et leur apparente ordonnance. Ce caractère objectif du principe anthropique, qui s'allie avec son caractère réfléchissant, sera plus évident si on le rapporte à ses origines, à son rapport avec la cosmologie relativiste, enfin aux difficultés qu'on rencontre à vouloir l'écarter. Ce sont les trois points qu'il convient de développer un peu si l'on veut prendre l'exacte mesure de ce principe dans sa teneur épistémologique.

1. L'origine du principe anthropique, bien antérieure au nom qu'il devait recevoir plus tard, se trouve dans les spéculations sur les coïncidences entre grands nombres, qui sont apparues dès la fin de la première guerre mondiale, c'est-à-dire après la fondation de la Relativité générale. On sait que celle-ci a mis en évidence la constante universelle c (vitesse de la lumière dans le vide) et la constante universelle g (constante de gravitation). Il est clair d'ailleurs que toute théorie, c'est-à-dire toute unification de lois physiques, aboutit à poser des constantes d'équivalence, qui sont suggérées par l'expérience, mais dont il est hors de question que la théorie elle-même, qui leur donne droit de cité en physique, s'applique à rendre raison. Il en est ainsi des constantes de couplage que la théorie des interactions nucléaires fait intervenir. Ajoutons qu'à partir du moment où la cosmologie relativiste a dû admettre l'expansion de l'Univers, il lui a fallu reconnaître l'existence d'une nouvelle constante universelle, qu'on appelle la constante de Hubble H , et qui a la particularité de varier avec l'âge de l'Univers. La physique se trouve ainsi peuplée d'une étrange tribu d'entités théoriques, qu'on peut appeler irrationnelles, au sens qu'elles sont contingentes, et qu'on les accepte sans en percevoir la nécessité. Il est normal que les physiciens théoriciens s'appliquent à étudier leurs relations et à les réduire, si c'est possible. De telles spéculations ont commencé avec Hermann Weyl dès 1919 et ont pris de l'ampleur avec Eddington (1929, 1931). Ce dernier avait remarqué, en particulier, la quasi-égalité numérique entre deux rapports constitués de constantes universelles, parmi lesquelles figurait la valeur actuelle de la constante de Hubble H_0 . Se fondant sur cette étrange coïncidence, Dirac eut l'idée en 1937, de proposer que les constantes universelles se modifient avec l'âge de l'Univers. C'était une hypothèse intéressante mais qui s'est révélée insatisfaisante, car il aurait fallu en conclure que la vie aurait été éliminée de la Terre dès le pré-Cambrien, c'est-à-dire dès son apparition. On voit que le raisonnement *a posteriori* s'introduit déjà dans ces réflexions sur les grands nombres de la physique. Comme il est hors de question qu'on puisse expérimenter sur eux, il faut bien examiner si les explications qu'on

cherche de leurs rapports sont cohérentes avec des faits bien connus, par exemple l'évidence d'un développement de la vie sur Terre depuis le pré-Cambrien.

2. Ce sont des réflexions de ce genre qui ont donné naissance au principe anthropique proprement dit. Ce dernier, à l'exception il est vrai du qualificatif qui lui donne son identité, a été formulé la première fois par Dicke, spécialiste de Relativité Générale et de cosmologie, en 1961. On s'étonnait -et c'est l'un des aspects du "choc astronomique" relevé plus haut- de la disproportion entre l'échelle humaine et l'échelle cosmique qui est vertigineuse, puisqu'elle serait de l'ordre de 10^{42} . Dicke montra que c'est notre présence dans l'Univers en tant qu'êtres vivants qui conditionne les dimensions spatiales de celui-ci. En effet, l'Univers doit être assez vieux pour que nous ayons eu le temps d'apparaître. Or on admet que la vie, telle que nous la connaissons, n'a pu se développer qu'à partir des molécules formées d'atomes suffisamment lourds. L'astrophysique nucléaire nous a appris, d'autre part, dès les années 50, que les noyaux lourds n'ont pu être synthétisés qu'à des températures suffisamment élevées, qui n'ont pu être atteintes qu'au cœur des étoiles au cours des phases avancées de leur évolution. S'il existe des êtres vivants, et si nous existons, c'est que l'âge de l'Univers est au moins égal à la durée de vie d'une étoile typique sur la séquence principale, qui est de l'ordre de dix milliards d'années. Les équations de la cosmologie relativiste imposent alors que l'Univers ait une taille proche de celle de l'Univers observable aujourd'hui.

Ce raisonnement de Dicke a été transposé par lui-même sur la mystérieuse correspondance des grands nombres relevée par Eddington et Dirac. L'hypothèse de Dirac est malheureuse certes, mais elle peut être retournée. Les constantes universelles ne sont pas entraînées dans une dérive, mais l'expansion de l'Univers est nécessaire pour qu'une telle coïncidence apparaisse. Les constantes universelles apparaissent alors comme des caractéristiques de tout Univers abritant des observateurs et susceptible d'être étudié par eux. L'idée du "principe anthropique", qui contient l'idée qu'il faut bien un observateur pour que la notion même de l'Univers soit formée, est présente dans la contribution de Dicke, même si l'expression n'y figure pas.

En 1974, Brandon Carter ne fit donc, semble-t-il, que systématiser les deux raisonnements de Dicke. Il appela principe anthropique *faible* l'idée selon laquelle la présence d'observateurs dans l'Univers impose des contraintes sur la position temporelle de ceux-ci, et donc sur les variables cosmologiques telles que la taille et la densité de l'Univers. Il appela principe anthropique *fort* l'idée selon laquelle la présence d'observateurs dans l'Univers impose des contraintes sur l'ensemble des caractéristiques de celui-ci, y compris les valeurs des paramètres fondamentaux de la physique qui le caractérise. Autrement dit les lois et les constantes doivent être telles que la vie puisse exister à un certain moment, donc l'Univers doit être adapté à l'apparition d'observateurs.

D'un point de vue philosophique, il est clair que la forme forte, qui semble impliquer la finalité comme on l'a vu dans la phrase de Dyson, diffère de la forme faible, qui n'est guère contestable et semble procéder du bon sens. Ce que je veux faire remarquer, par contre, c'est que, d'un point de vue épistémologique, le mode de raisonnement est identique : c'est en réfléchissant sur les propriétés observables ou plutôt indirectement observables (en tout cas non expérimentables) de l'Univers, qui rendent possibles à la fois notre existence et notre idée d'Univers, que ces deux propriétés qui sont nôtres apparaissent comme des marques ou des signatures de la Nature ou de l'Auteur de la Nature. Le microcosme, en réfléchissant sur le macrocosme, projette des lumières sur celui-ci, même si ces lumières sont vagues et appellent en quelque sorte une élucidation pour laquelle l'esprit proprement scientifique se dérobe.

3. La similitude épistémologique de la forme faible et de la forme forte du principe anthropique est attestée par le fait que les auteurs diffèrent sur la manière de distinguer ces deux formes dont la limite est forcément imprécise puisque l'Univers est par définition d'un seul bloc, et par la tendance qu'ont certains, à commencer par Hubert Reeves, à proposer une forme intermédiaire qu'ils appellent, on a vu pour quelle raison, "principe de complexité". Cette similitude est encore attestée par le refus global du principe anthropique qu'adoptent ses adversaires, inquiets des prolongements philosophiques que la multivocité du principe appelle naturellement. Ces adversaires ne peuvent nier les étranges coïncidences, d'ordre aussi bien cosmologique que physique, dont l'astrophysicien J. Demaret, à plusieurs reprises, a offert un double tableau (3). La solution alternative que proposent alors ces adversaires consiste à faire de notre Univers, incontestablement adapté à notre existence, un Univers parmi d'autres. C'est fuir, semble-t-il, une difficulté métaphysique, pour tomber dans une métaphysique, aussi pensable qu'une autre sans doute, mais désespérément spéculative. Qu'est-ce qui peut nous garantir, en effet, l'existence d'autres Univers ? Ce ne peut être l'expérience, qui reste le garant de la science, car toute expérience s'inscrit nécessairement dans notre Univers, dont elle nous oblige d'ailleurs fréquemment à corriger le portrait, qui reste encore très indécis sur des points importants. Ce ne peut donc être que la spéculation, qui s'apparente alors à de la science-fiction. Beaucoup de scénarios proposés sont purement imaginaires, même s'ils se basent, comme il se doit, sur des représentations scientifiques. Parmi ces scénarios, les plus vraisemblables sont évidemment ceux qui se réclament de la théorie quantique. On sait qu'une interprétation de la Mécanique Quantique consiste à poser des Univers multiples (et même infinis), dont les branches ne cessent de croître, à mesure que les mesures (qui, dans l'interprétation habituelle, opèrent une "réduction du paquet d'ondes") font une sélection entre les diverses solutions possibles. Cependant, outre qu'une telle interprétation n'est guère partagée parmi les physiciens et qu'elle contrevient gravement au "principe d'Occam" qui est sans doute le principe philosophique le plus accepté par les scientifiques, elle n'offre pas, semble-t-il, une véritable alternative. Sa faiblesse, en

effet, est de s'inscrire dans une interprétation réaliste du formalisme quantique, qui appelle un réalisme équivalent du côté de l'observateur qui opère des mesures. Cette logique semble partagée par le physicien J. A. Wheeler qui, d'abord partisan de l'hypothèse d'Univers multiples qu'il préférerait considérer comme successifs, s'est résolu finalement à n'envisager qu'un Univers unique dont la genèse même serait commandée par le choix de l'observateur qu'est l'homme (élargi ici à l'espèce humaine), grâce à une sorte de causalité du futur sur le passé (permise par le formalisme). Il est clair qu'on retrouve alors le principe anthropique sous la forme la plus forte qu'il soit possible de lui donner, et qui passe pour intempérante à la plupart des défenseurs de ce principe. Il est significatif d'ailleurs que Wheeler, qui semble vouloir faire preuve de tolérance pour des visions un peu extravagantes, ait accepté d'écrire l'Avant-Propos du livre de J. D. Barrow et F. Tipler *The Anthropic Cosmological Principle* (4). Selon ces derniers auteurs, qui reconnaissent d'ailleurs que leur vision est purement spéculative tandis que la forme faible du principe anthropique leur paraît une expression authentique de l'esprit scientifique, on est raisonnablement conduit à admettre une forme finale du principe anthropique qui consisterait en celle-ci : "L'être intelligent qui traite de l'information doit venir à l'existence dans l'Univers, et, une fois venu à l'existence, il ne doit jamais mourir". Il n'est pas précisé si cet être intelligent est l'homme ou quelque futur surhomme. Tant pis pour les humains !

Conclusion

Le caractère réfléchissant du principe anthropique prête son usage à des prolongements métaphysiques qui n'épargnent pas ceux-là mêmes qui voudraient se dérober au caractère insistant de son évidence. Cela ne veut pas dire que ces prolongements ont un caractère nécessaire ; et c'est pourquoi la négation éventuelle de ces prolongements n'entraîne pas le rejet même de ce principe, auquel il faut bien faire place dans notre représentation de l'Univers. Il apparaît donc que le principe anthropique est proprement inattaquable s'il se borne à dire que l'Univers est tel que nous puissions y vivre, quelle que soit la raison de cette indéniable circonstance. Cette circonstance se prête à tant de réflexions ultérieures qu'on peut considérer le principe non seulement comme l'auxiliaire de la science physico-cosmologique, ce qu'il s'est trouvé être dès sa formulation, mais également comme l'auxiliaire d'une culture qui, à l'encontre d'autres visions de l'homme antérieures à cette formulation, se proposerait de réhabiliter la place de l'homme, non seulement sur Terre, mais dans l'Univers.

Références

- (1) REEVES Hubert : « *L'heure de s'enivrer l'Univers a-t-il un sens ?* » - Ed. Seuil, Sciences, 1986, 4ème partie, chap.12, pp. 195-207
- (2) DYSON F.J. : *Scientific American*, 225, septembre 1971, p. 51
- (3) DEMARET Jacques : « *Univers les théories de la cosmologie contemporaine* » - Aix-en- Provence, Editions Le Mail, 1991, pp. 277-279 et "*Le Principe Anthropique*" in *Aux Confins de l'Univers*, ouvrage coord. par J.Schneider, Nouvelle Encyclopédie des Sciences et des Techniques, Fayard, 1987, pp. 332-333
- (4) BARROW John D. - TIPLER Frank J. : « *The Anthropic Cosmological Principle* » - Oxford University Press, 1986, p. 23

*

C.S. Peirce : Recherches Photométriques

**Une tentative d'application épistémologique des
conceptions peirciennes en philosophie de la
perception**

BOUR Pierre Edouard

- - -

ERRATUM (Uolume 11)

Bibliographie

HEINZMANN G.: *"Inhaltslogik et Theorematic Reasoning"*, in MIEVILLE D., Ed., Actes du Colloque Peirce de Neuchâtel, Avril 1993, Centre de Recherches Sémiologiques de l'Université de Neuchâtel, 1994².

LENZEN K. : "Peirce's work as an astronomer", in MOORE, E.C. and ROBIN, R.S., Eds., *Studies in the Philosophy of Charles Sanders Peirce*, Second Series, The University of Massachussets Press, Amherst, 1964.

PEIRCE C.S. : *"Collected Papers "*, volume I-VI, Eds. Charles Hartshorne and Paul Weiss, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, Massachussets, 1933-1958.

PEIRCE C.S. : *"Textes anticartésiens,"* trad. par J. Chenu, Coll. Philosophie de l'esprit, Aubier, Paris, 1984.

WIENER P.P., YOUNG F.H., Eds., *"Studies in the Philosophy of Charles Sanders Peirce"*, Harvard University Press, Cambridge, Massachussets, 1952.

C.S. Peirce : Recherches Photométriques

**Une tentative d'application épistémologique des
conceptions peirciennes en philosophie de la perception**

BOUR P.E.
ACERHP, Université de Nancy II

INDEX

Volumes 1 à 11

Volume 1

Editorial <i>P. Erny et C. Jaschek</i>	1
Le Calendrier Gaulois de Coligny <i>J.P. Parisot</i>	3
Temps et Devenir I et II <i>H. Barreau</i>	23
Essai de Reconstluction des Extrema Solaires Historiques <i>J.P. Rozelot</i>	5 1
Temps, Durée et Naissance des Calendriers <i>L. Molet</i>	55
La Détermination et la Conservation de l'Heure : Histoire d'une Fonction Sociale <i>G. Jasniewicz</i>	59
Division et Continuité du Temps dans les Mythes Grecs : Le Seuil et le Cercle <i>R. Triomphe</i>	65
Abu Ma Sar et la Théorie des Grandes Conjonctions <i>E.H. Wagner</i>	81
Les Calendriers Liturgiques et les Irrégularités de la Date de Pâques <i>F. Suagher et J. P. Parisot</i>	95
Les Phénomènes "Météorologiques" dans la Tradition Populaire <i>K.A.F. Fischer</i>	1 17

Volume 2 - Épuisé = 50 FF photocopies

Editorial <i>P. Erny et C. Jaschek</i>	1
Le Zodiaque de Denderah <i>H. Andriolat</i>	3
Le Lever Héliac de Sirius <i>J.P. Parisot</i>	27
L'Astronomie des Anciens Mayas <i>G. Jasiewicz et F. Jaffiol</i>	57
"Année Platonicienne" et Période Précessionnelle <i>Ch. Lazarides</i>	65
Les Boîtiers Rituelles de Printemps <i>A. Lebeuf</i>	81
L'Observation Populaire de la Chute des Météorites (Deux Enquêtes Publiques sur les Chutes de Météorites ou la Population face à des Phénomènes Célestes) <i>A. Florsch</i>	99
La Mesure du Temps chez les Celtes <i>J.M. Le Contel et P. Verdier</i>	117
Hildegard de Bingen : Représentations Cosmologiques <i>E. Klein</i>	135

Volume 3 - Épuisé = 50 FF photocopies

Editorial	1
<i>P. Erny et C. Jaschek</i>	
La Lune vue par les Grecs	3
<i>R. Triomphe</i>	
Le Calendrier Romain de 304 Jours	17
<i>J. Hornecker</i>	
Ma Traduction du Calendrier de Coligny	23
<i>P.E A. Verdier</i>	
L'Observatoire Astronomique de la Cathédrale Saint-Lizier de Couserans	39
<i>A. Lebeuf</i>	
Astronomy in Europe between 8000 and 1200 BC	79
<i>W. Schlosser</i>	
Nicolas Machiavel et la Structure ternaire de l'Univers	93
<i>P. Kah</i>	

Volume 4

Editorial	1
<i>P. Erny et C. Jaschek</i>	
Durée et Temps à Madagascar	3
<i>M.L. Molet</i>	
Gammes Planétaires et Harmonie Cosmique au Haut Moyen Age	13
<i>J. Viret</i>	
Le Songe de Kepler	27
<i>H. Andrillat</i>	
Le Carnaval et le Calendrier de Coligny	35
<i>P. Verdier</i>	

Volume 5 - Épuisé = 50 FF photocopies

Editorial <i>P. Erny et C. Jaschek</i>	1
Symbolique Cosmique et Images Antiques du Ciel <i>R. Triomphe</i>	5
L'Ethnographie des Astronomes <i>A. Lebeuf</i>	37
Les Moitiés Masculines et Féminines du Ciel : Astronomie de quelques Tribus Guyanaïses <i>E. Magana-Torres</i>	59
Emigration - Sort d'Astronomes Allemands en 1918 et Aujourd'hui <i>Th. Schmidt-Kaler</i>	73
Les Comètes d'Atawallpa : Astronomie et Pouvoirs dans l'Empire Inca <i>M.S. Ziolkowski</i>	91

Volume 6

Editorial

P. Erny et C. Jaschek

Le Cycle Lunaire et sa Signification chez les Indiens Mexicains <i>U. Köhler</i>	1
Les Mégalithes de Bretagne et les Théories Astronomiques. Cent ans d'interrogations. <i>J. Briard</i>	15
Dans le Procès de l'Astrologie, le Rationalisme est-il tout à fait Rationnel ? <i>C. Maillard</i>	35
Commentaire sur l'Exposé de M. Maillard <i>H. Andrillat</i>	49
Préoccupations Cosmologiques et Astronomiques dans les Travaux de l'Ecole Française d'Ethnologie dans la Boucle du Niger <i>P. Erny</i>	53
Les Moitiés Masculines et Féminines du Ciel : Astronomie de quelques Tribus Guyanaises (Article paru dans Volume 5) Bibliographie <i>E. Magana-Torres</i>	75

Volume 7

Editorial

Erny P. - Jaschek C.

- Jésus, est-il né au solstice d'hiver ? - L'Invention de Noël
Levy M.L. 1
- Hipparque, sa vie, son oeuvre
Brunet J.P. - Nadal R. 11
- Les Incas étaient-ils capables de prévoir les éclipses de lune ?
Ziolkovski M. - Lebeuf A. 23
- Le proche et le lointain : Eléments d'Ethnoastronomie
Emerillon (Guyane Française)
Mohan N. - Navet E. 43
- L'Univers est-il déterminé ?
Andrillat H. 67
- Un théâtre astronomique en Avignon - Le Planétarium à miroir
de Kircher (1632-1633) - Avant-projet de reconstruction
Oudet J.F. 79
- La cosmologie mythologique : le rationnel dans l'irrationnel
Radoslavova T. - Šimanov A. 95

Volume B

Editorial

Jaschek C. - Erny P.

La recherche de la vie dans l'Univers : Enjeux et perspectives <i>Davoust E.</i>	1
Le développement de la mécanique antique sous l'impulsion de l'astrologie <i>Stierlin H.</i>	15
Le dossier de l'étrange <i>Goy G.</i>	33
Plaidoyer pour la lune <i>Levy M.L.</i>	43
Les calendriers Indo-Européens <i>Verdier P.</i>	53
Observations sur l'iconographie des kudurrus cassites en Mésopotamie <i>Iwaniszewski S.</i>	71
Problèmes d'astronomie de position pour les recherches à caractère historique <i>Morando B.</i>	101
L'astronomie des Egyptiens <i>Parisot J.P.</i>	113
La datation de la vie du Christ <i>Lazarides Ch.</i>	129

Volume 9

Editorial

Jasniewicz G. - Erny P.

L'arc en ciel : trois approches <i>Suagher F. - Parisot J.P.</i>	1
Des modèles mécaniques en astronomie : Théon de Smyrne <i>Delattre J.</i>	21
Peut-on prévoir les éclipses par le calendrier de Coligny ? <i>Verdier P.</i>	37
La lune et ses périodes <i>Parisot J.P.</i>	49
Le rapport entre le Yi King et l'astronomie <i>Afonso G.</i>	67
L'astronomie de Marianus Capella <i>Le Boeuffle A.</i>	79
L'année de 364 jours dans les livres d'Hénoch et des Jubilés <i>Lévy M.L.</i>	91
Le cas Galilée <i>Liotta R.</i>	101
Le calendrier des Slaves et l'observatoire imaginaire de Ludwik Stomma <i>Lebeuf A. - Ziolkowski M. - Sadowski R.M.</i>	117
Quelques aspects de la vision du temps chez les Mexica (Aztèques) <i>Ramirez de Arellano E.</i>	143

Volume 10

Editorial

Jasniewicz G. - Erny P.

Cosmologies et Religions <i>Triomphe R.</i>	1
Pedro de Medina : un cosmographe de l'époque des Grandes Découvertes <i>Puel F.</i>	41
Les vents dans l' « Astronomie de Nemrot » <i>Obrist B.</i>	57
Le calendrier gaulois <i>Lajoux J.D.</i>	79
Quelques réflexions sur l'idée d' "Ethnoastronomie" et les "Ethno... quelque chose" à partir de la cosmologie des Indiens Ojibwé (Amérique du Nord) <i>Navet E.</i>	105
Pensée lunaire et naissances <i>Peterschmitt E.</i>	115

Volume 11

Editorial

Jasniewicz G. - Erny P.

L'Univers clos de Stephen Hawking <i>Andrillat H.</i>	1
Le site protohistorique des Merveilles <i>Jègues-Wolkiewicz Ch.</i>	19
C.S. Peirce : Recherches Photométriques. Une tentative d'application épistémologique des conceptions peirciennes en philosophie de la perception <i>Bour P.E.</i>	51
Quelques écrits à titres astrologiques parus à Paris pendant la Fronde (1648-1653) <i>Pillorget R.</i>	61

INDEX

Auteurs

Afonso G.	9,67
Andrillat H.	2,3 ; 4,27 ; 6,49 ; 7,67 ; 11,1
Barreau H.	1,23
Bour P.E.	11,51
Briard J.	6,15
Brunet J.P.	7,11
Davoust E.	8,1
Delattre J.	9,21
Erny P.	6,53
Fischer K.A.F.	1,117 ; 8,117
Florsch A.	2,99
Goy G.	8,33
Hornecker J.P.	3,17
Iwaniszewski S.	8,71
Jaffiol F.	2,57
Jasniewicz G.	1,59 ; 2,57
Jègues-Wolkiewicz Ch.	11,19
Kah P.	3,93
Klein E.	2,135
Köhler U.	6,1
Lajoux J.D.	10,79
Lazaridès Ch.	2,65 ; 8,129
Lebeuf A.	2,81 ; 3,39 ; 5,37 ; 7,23 ; 9,117
Le Boeuffle A.	9,79
Le Contel J.M.	2,117
Levy M.L.	7,1 ; 8,43 ; 9,91
Liotta R.	9,101
Magaña-Torres E.	5,59 ; 6,75
Maillard C.	6,35
Mohia N.	7,43
Molet L.	1,55 ; 4,3
Morando B.	8,101
Nadal R.	7,11
Navet R.	7,43 ; 10,105

Obrist B.	10,57
Oudet J.F.	7,79
Parisot J.P.	1,3 ; 1,95 ; 2,27 ; 8,113 ; 9,49
Peterschmitt E.	10,115
Pillorget R.	11,61
Puel F.	10,41
Radoslavova T.	7,95
Ramirez de Aellano M.E.	9,143
Rozelot J.P.	1,51
Sadowski R.M.	9,117
Schlosser W.	3,79
Schmidt-Kaler Th.	5,73
Simanov A.	7,95
Stierlin H.	8,15
Suagher F.	1,95 ; 9,1
Triomphe R.	1,65 ; 3,3 ; 5,5 ; 10,1
Verdier P.	2,117 ; 3,23 ; 4,35 ; 8,53 ; 9,37
Viret J.	4,13
Wagner E.H.	1,81
Ziolkowski M.S.	5,91 ; 7,23 ; 9,117